



HAL
open science

Portrait d'une jeunesse urbaine allemande : histoires de vie à Brême

Charlotte Potié

► **To cite this version:**

Charlotte Potié. Portrait d'une jeunesse urbaine allemande : histoires de vie à Brême. Architecture, aménagement de l'espace. 2018. dumas-01784451

HAL Id: dumas-01784451

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01784451>

Submitted on 3 May 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



PORTRAIT D'UNE JEUNESSE URBAINE ALLEMANDE

histoires de vies à Brême

Charlotte Potié

Mémoire de Master 2018
sous la direction d'Éric Chauvier

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

**« La ville, n'est pas une entité spatiale aux conséquences sociales,
mais une entité sociologique formée spatialement »***

Ce mémoire s'inscrit à la fin de mes études supérieures. Il est formé par toutes les expériences que j'ai vécues, telle une recherche progressive de questionnements étalés qui ont muris dans le temps. Ce mémoire m'a permis de prendre plus conscience des villes dans lesquelles nous vivons aujourd'hui : de comprendre les comportements des individus dans l'espace urbain, de répondre aux interrogations sur le fonctionnement de nos villes et sur la condition urbaine. Comme l'aboutissement d'une recherche, ce mémoire est aussi le début d'une autre.

C'est en première année de prépa d'art appliqué à l'école Pivaut à Nantes que j'ai pu commencer à ressentir l'espace, et projeter comment il pouvait nous affecter. Je me suis naturellement dirigée vers l'architecture.

Depuis la licence à l'Ensa de Montpellier, la sociologie urbaine a toujours été un domaine qui m'intéressait, et m'intriguait. Grâce au professeur Lambert Dousson et ses cours appelés « Esprit critique », j'ai pu découvrir l'oeuvre de Walter Benjamin, dans « *Paris la capitale du XIXe* ». C'était alors en deuxième année. J'ai pu apprendre sur la fantasmagorie des expositions universelles et sur le flâneur baudelairien des passages parisiens. Sans comprendre à ce moment là la connexion qu'il y avait entre le développement de Paris comme métropole et les usages de la ville, j'ai développé un intérêt pour l'individu pouvant jouer un rôle dans la ville.

En fin de licence, je me suis concentrée sur la scène urbaine comme un théâtre, et j'imaginai l'espace public comme un théâtre de vie. Je me suis alors tournée vers la scénographie, pensant y cibler mon sujet. Je me suis dit que la ville mettait en scène les individus, comme sur une scène dans un décor de théâtre. J'ai cherché à alimenter ma curiosité dans ce domaine en l'expérimentant par plusieurs stages, en atelier de construction de décors de théâtre, ainsi qu'en agence d'architecture. J'ai terminé ma licence en écrivant le 'mémoire vive' sur la scénographie dans l'architecture.

Ayant envie de rapprocher la scénographie à la ville avec toujours cette idée des individus mis en scène, j'ai voulu en apprendre plus sur l'urbanisme. Après un stage à Montpellier dans une agence d'architecture, de paysagisme et d'urbanisme, j'ai pris conscience que ce dernier domaine était pour moi une autre porte d'entrée à laquelle je n'aurais pas pensé en premier lieu.

C'est ainsi que je me suis dirigée vers l'ENSA Nantes, suivant le parcours pédagogique que je construisais : par la spécialité scénographique. Arrivée en master, je me suis rendue compte par la présentation des enseignements, que le domaine scénographique n'était finalement pas fait pour moi. Il parlait plus de lumières et de techniques que de l'individu en lui-même. Cependant, j'avais besoin de travailler directement avec les individus, et pour eux pour construire les espaces. C'est ainsi que j'ai choisi l'option Estuaire2029.

J'ai fait la rencontre de l'équipe de professeurs Chérif Hanna, Éric Chauvier et Saweta Clouet, ainsi que tous les intervenants dont Jennifer Aujame pour la conception cinématographique. Jennifer Aujame fut importante pour moi car elle m'a permis par l'outil filmique de prendre conscience de ce que je recherchais dans ce projet. Éric Chauvier de la même façon, par l'outil anthropologique.

J'ai alors pu apprendre et entreprendre la méthodologie anthropologique de l'entretien, des itinéraires. Cela m'a permis de découvrir et retrouver une communauté, un lien social par la voix des habitants qui n'était pas visible spatialement dans la ville. Savoir aussi comment ils vivaient leur territoire, cette ville de passage, connaître leur pratique de la ville. Pouvoir être une sorte de support d'échange pour que ça soit l'occasion pour eux de découvrir la ville différemment aussi. Par ce processus, je projetais une conception architecturale par la discussion avec les habitants en captant ces moments d'échange. A partir des paroles rapportées des habitants et de l'échange que j'ai eu avec eux, j'ai questionné les enjeux urbains de cette commune et proposé un projet architectural.

A partir des paroles rapportées des habitants, j'ai questionné les enjeux urbains de cette commune et proposé un projet architectural. Ce semestre m'a permis de me rendre compte du tournant de mon parcours pédagogique et de réaliser le fort intérêt pour l'anthropologie comme étude des modes de représentations urbaines.

J'ai étudié la ville de Port-Saint-Père, petite commune de 9000 habitants situé dans l'estuaire de Nantes-Saint-Nazaire, au milieu de la route de Pornic (à 20 min de Nantes et 30 de Pornic). Ce qu'il m'a le plus interloqué c'est que le maire, les commerçants et habitants avaient peur que la commune devienne officiellement « dortoir », cependant ils prônaient la voiture ; donnant à la ville un rôle fonctionnaliste et traversante sans lui apporter les besoins sociaux-économiques.

Dans ce cas, la voiture devient alors un outil nécessaire au déplacement et crée une dépendance mécanique chez les habitants. La sociabilité urbaine initialement présente dans le bourg devient peu dynamique voire quasi inexistante. S'est-elle déplacée à une interaction automobile ? Finalement, Port-Saint-Père alimente l'imaginaire de la voiture. L'automobile permet de se projeter et de fabriquer une urbanité alternative dans ces petites villes.

La mobilité dans les villes est calculée, elle y est ordonnée.

L'expérience lors d'un atelier avec le chorégraphe Loïc Touzet du deuxième semestre du master 1 nous a permis de nous confronter à l'espace public et à ses habitants. Nous (un groupe de 10 étudiants architectes) avons marché très lentement durant une heure et demie dans le centre Nantes. Nous sommes venus troubler l'espace public, nous avons bousculé les codes et ordres sociaux. Définis par Erving Goffman, « ces modèles aux motivations diverses et aux fonctionnements variés du comportement réel, ces routines associées aux règles fondamentales, tout cela constitue ce qu'on pourrait appeler un « ordre social urbain »*.

En effet, nous étions en décalage avec les individus extérieurs au groupe, donc avec cet ordre social. Pour certains, il semblait que nous leur avions envoyé un sentiment violent. D'autres s'en amusaient, prenaient des photos, comme si ils y voyaient une performance événementielle. Finalement, nous avons créé un système que nous seuls comprenions. Même si cela est de l'ordre de la projection, il semblerait que nous renvoyions une gêne à notre entourage. Ils avaient pu se sentir facilement exclus du groupe, ou bien tout simplement ne pas savoir comment se comporter face à cette marche au pas lent et décomposé.

Car en effet, tout est réglé en lien avec l'autre et l'espace. L'adaptation au groupe - appelé individu « avec » par Goffman - est trop difficile, car les repères socio-spatiaux y sont chamboulés. En effet, il y a dans l'espace urbain, cette doctrine politique « pour laquelle l'ordre est « naturel », tout ordre est bon et un mauvais ordre social vaut mieux que pas d'ordre du tout »*

*Préface de « La mise en scène de la vie quotidienne 2-les relations en public, de Erving Goffman

Je souhaitais relier toutes mes expériences vécues dans un mémoire, et mobiliser mes recherches. L'étude de la commune _émiettée, décomposée_ de Port-Saint-Père m'a permis de prendre conscience de l'inégalité des territoires et des villes péri-métropolitaines en déprise⁽¹⁾. Notamment dans le domaine de l'espace public. Je souhaitais continuer sur cette recherche.

C'est alors, qu'avec mon inscription en Erasmus à Brême pour le premier semestre de la deuxième année de master, j'ai trouvé pertinent de mobiliser cet intérêt en le reliant à mon départ. Je souhaitais confronter toutes les questions que je me posais sur les rôles des gens tenus dans l'espace public en France (par les premières lectures de La mise en scène de la vie quotidienne, de Erving Goffman), les villes en déprises (par la lecture de La France périphérique de Pierre Guilly) aux villes Allemandes. C'est pourquoi je souhaitais étudier en Allemagne les controverses que j'ai commencé à remarquer en France.

De plus, ce départ était marqué par le temps des élections présidentielles 2017 et ce tournant d'un spasme dans le système: « *parler et ne rien dire, ne rien dire mais sans cesser d'y penser, être à la fois parfaitement vide et dangereusement plein* »* expliquait Frédéric Lordon en parlant d'Emmanuel Macron dans Le Monde Diplomatique, s'appliquait pour moi aux villes en déprises. Ces non-dits se sont retrouvés percutés au deuxième tour des élections Françaises : un vote pour l'expression du sentiment de colère et d'injustice, un autre utile pour la sécurité.

Les élections Allemandes arrivaient 4 mois après les Françaises. Cela a déclenché et alimenté mes interrogations : *y aurait-il aussi en Allemagne un phénomène de déprise, de repli sur soi ? Existerait-il de même un système où le vide serait généré par la perte ?*

Comment s'exprime cette déprise chez les habitants, et en conséquence, sur la ville ?



Bürgermeister-Smidt-Straße, Bremen

⁽¹⁾Déprise - fait de se déprendre

Larousse : Se détacher de quelqu'un, de quelque chose, se dégager de leur emprise

*Macron, le spasme du système - avril 2017, Le Monde Diplomatique, article de Frédéric Lordon

Avant-propos	5
Introduction	12
Stéréotypes, Brême ville boudée.....	12
Les projections du système Allemand.....	13
Première approche à Brême.....	15
Arrivée à Falkenstrasse, 18.....	16
Méthodologie de l'enquête.....	17
La « <i>disruption</i> »?.....	22
Journal - première partie	24
Conclusion du journal - première partie.....	48
Le freimarkt	54
Les itinéraires	66
Journal - partie novembre	80
Conclusion	96
Bibliographie et crédit photographique	104
Remerciements	106
Plan en annexe	

Les stéréotypes – Brême, ville boudée

Le choix du départ en Allemagne était une conviction personnelle, et une volonté de pouvoir pratiquer la langue de nouveau. Je me suis intéressée à ce pays qu'on n'arrivait pas tellement à définir. Ce flou, ce masque communiqué et ces barrières psycho-affectives sur le stéréotype allemand froid et dur, rempli de saucisse et de bières me donnait envie d'aller à contre-courant et comprendre ce qu'il se passait là bas.

J'ai choisi la ville de Brême, en partie pour sa situation géographique. Situé au nord de l'Allemagne, elle a fait partie des villes les plus bombardées (lors de la seconde guerre mondiale) et donc les plus reconstruites. J'étais intriguée de savoir quelle mutation démographique elle avait pu traverser, et si elle se trouvait dans une situation de déprise urbaine.

J'étais aussi attirée instinctivement par des villes moins médiatisées et moins connues (une influence de mon enseignement au semestre d'Estuaire2029). Je préférerais baigner dans la culture allemande plus authentique et non dans des villes plus internationales et cosmopolites (tel Berlin ou Hambourg). C'est pour cela que j'ai décidé de passer mon semestre d'Erasmus à Brême (ville plus petite qu'Hambourg, 600 000 comparé à 1,7 millions d'hab.) afin de me confronter à une population plus locale.

En parlant autour de moi de ce départ en Erasmus, les gens déjà comparaient la ville à celle d'Hambourg. J'avais l'impression d'être spectatrice d'un conflit et d'une concurrence entre des villes que je ne connaissais pas.

Le jeudi 3 août dernier lors d'une soirée, j'ai rencontré un ami Brésilien d'une amie, qui parlait couramment l'anglais. Je lui ai dit que je partais à Brême, il a fait une grimace : « Bremen, oh no you don't want to go there ». Et puis, il a continué à dire que c'était ennuyeux, y avait rien à faire là bas. Il m'a dit que Hambourg, « par contre », c'était bien. Pas encore partie, j'avais l'impression qu'il tentait de mettre à bas les projections que je m'étais faites de la ville. Très motivée pour vivre à Brême, j'ai eu l'impression qu'il est venu me freiner d'un coup. Évidemment, j'ai réagi, en disant que je souhaitais aller dans une plus petite ville allemande que Hambourg, que c'était mon choix : découvrir la société allemande, être entourée d'une population locale. Il n'a pas répondu mais a enchaîné en me conseillant fortement d'aller à un marché de poisson le samedi dans un quartier de Hambourg. J'avais l'impression qu'il n'entendait pas ce que je disais.

Il a fini par me dire qu'il a eu une relation de 4 ans avec une personne qui était à Hambourg, « so I know it's a lot ! ». J'ai ajouté d'un ton amusé que j'avais l'im-

pression qu'il y avait une petite guerre entre Hambourg et Brême, que les gens venant de Hambourg n'aimaient pas Brême, et vis versa. Il m'a répondu directement ; « Bremen people doesn't like people from Hamburg, they're like proud or something. People from Hamburg ? They just don't care. » J'avais pourtant l'impression que c'était l'inverse. C'était comme une sorte de rejet presque automatique de la ville. Une sorte de protectionnisme et de fierté, comme si c'était sa ville. Alors qu'il vient du Brésil.

Les villes avaient donc elles aussi leur stéréotypes. Ces clichés se confirmaient de plus en plus quand j'annonçais à mon entourage la ville dans laquelle j'allais faire un échange d'Erasmus. Ils ne comprenaient pas où je partais, un ami continuait à me dire « je viendrai te voir à Hambourg », un autre « je passerai à Berlin ! », alors que certains ne se rappelaient même plus du tout du nom dans laquelle j'allais m'installer. Brême. Brême, je répétais.

L'impossibilité de se rappeler de l'endroit où j'allais pour plusieurs personnes me donnait envie de défendre cette ville, de l'adopter. Je souhaitais comprendre alors pourquoi le rayonnement de certaines mégapoles (comme Hambourg ou Berlin) pouvait absorber l'existence et la notoriété d'autres villes pourtant pas moins intéressantes.

Brême était devenu le cancre de la classe, le bouc-émissaire de l'Allemagne du nord. Ce qui me donnait encore plus envie d'y aller, de découvrir ce qui se cachait sous le bonnet d'âne que mon entourage s'évertuait à lui mettre.

Cette ville informelle et peu médiatisée à 600 000 habitants. Ville émietlée, elle a subi beaucoup de reconstructions, urbaines et sociales, en grande partie par la seconde guerre mondiale. Souvent comparée à Hambourg par concurrence historique, les deux villes se sont longtemps battues pour savoir laquelle contenait le port officiel Hanséatique du nord. En addition, elles comprennent chacune des équipes de foot (très important en Allemagne) qui jouent souvent l'une contre l'autre, perpétuant cette rivalité.

Les projections du système allemand

L'Allemagne, à travers le filtre médiatique Français, reflétait une économie stable, un marché du travail positif, et une politique éco-responsable. Mais cela restait une connaissance limitée du pays. Je souhaitais moi-même travailler plus tard en Allemagne. De ce que j'avais entendu et de ce qu'on m'avait appris : ap-

prendre l'allemand pouvait être un atout pour trouver un emploi. Les chiffres allaient eux-même dans ce sens : seulement environ 5% de chômage en Allemagne*1, soit moitié moins qu'en France.

Quelques semaines avant mon départ, le titre du numéro de septembre du Monde Diplomatique aperçu dans un bureau de tabac éveilla mon attention « Le modèle qui inspire Macron : L'enfer du miracle allemand »*2.

« *Un des régimes les plus coercitifs d'Europe* »,
 « *Des emplois réguliers transformés en postes précaires* »,
 « *Nous fournissons aux employeurs un matériel humain bon marché* » Un collaborateur d'un Jobcenter berlinois cité par Die Süddeutsche Zeitung, 9 mars 2015.

Cette oxymore marqua le début de mon enquête : comprendre et vérifier les projections que nous nous faisons sur les Allemands.

L'imaginaire que j'avais de l'Allemagne comme puissance économique-sociale fut instantanément chamboulée.

Je me suis alors souscrite à ce journal mensuel (de position anti-capitaliste, produisant des analyses socio-politiques en ce sens) tout en m'ouvrant à d'autres analyses, à d'autres interprétations afin de comprendre les controverses sur la ville de Brême.

En effet, tous ces paradoxes, appuyés par les retours stéréotypés de mon entourage, me donnait le sentiment du décalage entre la projection et la réalité et a renforcé mon envie d'en décortiquer les tenants et les aboutissants.

*1http://www.lemonde.fr/economie/article/2017/11/03/le-chomage-en-allemande-au-plus-bas-depuis-la-reunification_5209697_3234.html
<https://www.ladepêche.fr/article/2017/09/29/2655405-allemande-taux-chomage-plus-bas-niveau-historique-5-6-6.html>

2 « *Le modèle qui inspire Macron : L'enfer du miracle allemand* », article d'Olivier Cyran paru dans le journal Le monde diplomatique, n° 762 de septembre 2017

Première approche de Brême

C'est du 14 au 20 août, que j'ai pu découvrir pour la première fois cette ville, afin d'y trouver une chambre pour la durée de mon Erasmus. Arrivée à 10h à l'aéroport, je rejoins le tram pour aller au centre-ville. Le lieu est agréable, pas comme les autres aéroports que j'ai vu (Paris, Londres, Édimbourg). Il y a des bâtiments autour, un parc avec une fontaine. Prendre un ticket de tram était déjà compliqué pour moi, les instructions en allemands me faisaient me rendre compte que j'avais déjà perdu quelques repères. Pourtant, j'ai déjà voyagé plusieurs fois seule dans un pays étranger, mais toujours anglophone. Je prends le billet, tente de cliquer sur la destination qui convient sans en être forcément sûre. Dans le tram, je vois le décors de la ville changer : d'une zone plutôt industrielle à une ville résidentielle. Je me demande quand descendre. Où est le centre ?

Je vois des rues assez droites, assez fonctionnelles. A l'arrêt Bremen Schlüsselkorb je vois de loin un bâtiment historique, caché derrière d'autres plutôt modernes et fonctionnalistes. Je dois être dans le centre : je descends.

Il n'y a pas beaucoup de monde. Je suis avec mon sac à dos lourd, mes chaussures de rando, et beaucoup trop de couches de vêtements. Le soleil matinal me tape dessus, j'ai l'impression d'être dans un désert. J'ai le sentiment d'avoir perdu mes repères : en Allemagne du nord, il n'est pas censé faire aussi chaud non ?

Je traverse les deux lignes de tramways me séparant de ce que je pense être le commencement du centre historique. Je m'oriente et parcours pour la première fois la ville en suivant de manière instinctive les monuments anciens. J'aperçois à la dérobé au-dessus des toitures environnantes plusieurs clochers. Je me dirige vers eux et débouche sur une grande place élégante avec ces frontons à pas de moineaux. C'est le centre ancien. C'est un peu vide.

Je m'assois sur un banc contre un arbre, dans un des coins de la place, afin de conserver ma zone d'intimité tout en ayant un point de vue sur le lieu. Je repense à ce qu'écrit Iain Sinclair dans London Orbital sur le fait de voyager et de se jeter dans l'inconnu : « Il y a toujours quelque chose de réconfortant lorsqu'on n'appartient pas à un endroit [...] vous êtes dégagés de toute responsabilité. Vous n'êtes pas obligé de vous amuser. Ne faire qu'un avec l'esprit des lieux ne fait pas partie du contrat. [...] et c'est très libérateur ». A déambuler dans des rues inconnues, j'ai ressenti l'excitation de la découverte, de la surprise. Je suis dépaysée. Je redécouvre l'errance et la flânerie du voyageur.

Cependant, depuis que je suis assise quelque chose me préoccupe. Les voix autour de moi forment des mots que je ne comprends pas. Je tends mon oreille

pour tenter de comprendre quelque chose... Je décrypte difficilement quelques mots. Je ne comprends pas le contexte. Je comprends alors que je suis étranger. Mais où est donc passé l'excitation de la découverte, le plaisir si particulier de n'être que de passage. Justement, je ne suis pas seulement de passage. Je vais déménager ici. Je vais vivre ici, pendant 6 mois. J'ai une boule au ventre, je réalise maintenant. Je regarde à nouveau autour de moi, la place me paraît vide, sans saveur. Je suis au centre de la ville de Brême mais je me sens que je n'ai pas accès à l'authenticité de celle-ci, à sa vraie personnalité. Je me sentais dans le type de petite ville où on se sent bien seulement si l'on connaît quelqu'un. Je réalise alors que pour comprendre une ville, il faut que je me confronte à sa population. Je ne pourrais extraire l'essence de ce qui fait son identité uniquement par le prisme de ses habitants.

Cette expérience troublante m'a poussé à tenter de rentrer dans la peau d'une chercheuse qui, pour étudier une ville représentative de la déprise urbaine, se penche d'abord sur la parole habitante plutôt que sur la forme urbaine. C'est d'ailleurs ce que j'ai appris à travers l'expérience d'estuaire 2029. Face aux discours et aux idées préconçues, quoi de mieux que l'enquête de terrain pour dé mêler le vrai du faux.

Arrivée à Falkenstrasse, 18

C'est par le biais de la plateforme internet « Couchsurfing » (système d'hébergement gratuit), que j'ai fais la découverte d'une colocation de 13 allemands, qui, par un heureux hasard, recherchait un nouveau colocataire. L'occasion était parfaite pour moi. Comment mieux découvrir la ville que par le prisme de ces 13 « autochtones » Brêmois ?

C'est alors que je me suis joints à cette communauté, appelé « die Zukunft » (qui veut dire « le futur » en français), résident à Falkenstrasse, 18.

De prime abord, ce qui me marque dans ce quartier, c'est la présence de grands axes routiers, de grandes infrastructures comme les ponts en super-structure traversant la ville. Je pressens que c'est un lieu de passage. Il y a également quelque chose de fonctionnaliste dans l'organisation spatiale de la rue : une large 2x2 voie pour la circulation automobile, une pour les tramways, et sur le trottoir, un espace résiduel pour les piétons et les cyclistes. On est proche de la gare et des accès autoroutiers, c'est le plein cœur de la ville de reconstruction. Le tissu urbain environnant est hétérogène.

Ce quartier serait-il en proie à une certaine déprise périphérique ?

C'est froid. C'est presque violent.

Mais à travers cette échelle démesurée, j'ai l'intuition qu'il existe une deuxième échelle moins visible, une vie entre les lignes, une vie communautaire : ce quartier grouille de vie.

À l'entrée de la rue, en arrivant de *Bürgermeister-Smidt-Straße* (la grande avenue perpendiculaire à la rue de Falkenstrasse), il y a un magasin de miniature et une auto-école avec toujours pleins de gens devant qui font souvent des pauses devant une petite place où se tiennent deux arbres et de nombreux vélos.

Plus loin, encore des petits magasins avec toujours « Lyca Mobile » en enseigne. Puis, un « kebab-turc-pizza » qui se veut « urban-food » par sa décoration et son atmosphère et un « Kiosk » : épicerie et bureau de tabac où une communauté Africaine se retrouve chaque jour.

À Falkenstrasse, les seules personnes qui s'arrêtent sont celles qui font partie de cette communauté : devant les porches, les portes, dans les recoins. Et c'est par l'un de ses renforcements qu'on peut accéder à la colocation « die Zukunft ». Un papier avec écrit « ZUKUNFT » en gros suivi d'une flèche sur une des fenêtre permet de signaler l'accès au logement. En s'enfonçant dans l'îlot d'habitation, la colocation devient repérable, on y voit pleins de vélos et de nouveau, le titre « ZUKUNFT » figurant sur la boîte aux lettres suivi d'une liste de nombreux noms.

Méthodologie de l'enquête

Le mémoire constitue la vie de tous les jours à la colocation « Die Zukunft ». Il dessine le portrait d'une partie de ses 13 habitants, sous forme de journal, d'entretiens et d'itinéraires. C'est donc par la rencontre de ces jeunes urbains allemands que je tends à essayer de comprendre la société, et la ville dans laquelle ils vivent.

Comme le dit Bourdieu, dans la misère du monde : « *Constituer la grande misère en mesure exclusive de toutes les misères, c'est s'interdire d'apercevoir et de comprendre toute une part des souffrances caractéristiques d'un ordre social qui a sans doute fait reculer la grande misère [...].* » Ainsi, faire des généralités sur la société masque en partie le quotidien des individus, leur souffrances, leurs envies, leurs attentes. En conséquence, cela empêche de déceler la véritable source des problématiques sociales et sociétales.

Bourdieu nous donne un élément de réponse avec l'exemple bien particulier des grands ensembles : « *pour comprendre ce qui se passe dans des lieux qui, comme les "cités" ou "les grands ensembles" [...] il ne suffit pas de rendre raison de chacun des points de vue saisi à l'état séparé. Il faut aussi les confronter comme ils le sont dans la réalité, non pour les relativiser [...] mais [...] pour faire apparaître [...] ce qui résulte de l'affrontement des visions du monde différentes ou antagonistes : c'est à dire, en certains cas, le tragique qui naît de l'affrontement sans concession ni compromis possible de points de vue incompatibles, parce que également fondés en raison sociale*¹. » *. C'est pourquoi, je cherche à analyser de la manière la plus humble possible ce microcosme social de la colocation pour mieux comprendre le macrocosme sociétal de la ville de Brême dans laquelle je vis.

J'ai choisi de partir de mes expériences vécues au sein de la colocation pour tenter de mettre en place une analyse théorique. Cette méthode inductive, par l'immersion et l'initiation dans mon terrain de recherche, m'a permis de soulever des questionnements inédits. Ainsi, j'ai préféré parler des individus pour en arriver à parler de la ville.

Dans le journal quotidien, il y a deux étapes : une en octobre, et une en novembre. Etant moi-même colocataire, j'ai créé des liens avec certains comme de la distance avec d'autres. Comprenant ceci, cette enquête ne peut être dans tout les cas objective ou représentative. En comparaison de ces deux périodes, on remarquera donc un changement d'écriture dû à mon évolution affective.

Dans ces deux parties, j'ai recueilli des entretiens où les colocataires se sont confiés à moi. Les témoignages qu'ils m'ont partagés ont varié en fonction du moment où je leur ai fait part de mon travail de mémoire et donc au moment où ils ont pris conscience d'être eux-mêmes sujets. Le processus s'est alors transformé, rendant les entretiens et les itinéraires plus sacrés. Les colocataires avec qui j'ai fait un itinéraire ont été dans de la conscience verbale (concept inventé par Gérard Althabe : lisser ou corriger artificiellement ses propos pour devancer les attentes du questionneur). C'est à-dire qu'ils ont projeté ce que je voulais entendre, ce qui pouvait m'intéresser.

¹Raison Sociale :

Définition Loupie : en psychologie sociale pour les phénomènes de brusque accélération, les bouleversements apportés notamment par le numérique, au sein de la société et qui entraînent une perte de repères chez les individus.

*Pierre Bourdieu - L'espace des points de vue - *La misère du monde*

Enfin, il faut prendre en compte que ces histoires de vies se déroulent à Brême, en Allemagne avec 13 colocataires Allemands. Etant la seule étrangère dans cette communauté, les conversations que j'ai relaté dans mon mémoire étaient en anglais. Cependant, toutes les interactions spontanées entre eux étaient en Allemand. Il y a donc beaucoup d'informations, de contexte, d'attitude que je n'ai pas pu saisir, à cause de la barrière de la langue.

La partie journal qui constitue le cœur de mon mémoire est écrit au présent. Ce choix est volontaire afin de témoigner l'authenticité de nos échanges. Ainsi, j'ai cherché à transmettre ce rapport direct et empathique que j'avais avec eux, essayant de ne pas tomber dans le jugement pour mieux les comprendre. Sous forme de petites chroniques, la partie journal raconte leur vie quotidienne au sein de la communauté.

Pour mieux imaginer la vie dans la colocation, un plan habité détaillé est joint en annexe du mémoire afin de s'immerger dans la vie quotidienne de « die Zukunft ».

Enfin, la partie analyse s'inscrit sous une forme politique. Car dans ce mémoire, je cherche à voir les problèmes posées par la ville disruptive et comment la jeunesse Allemande s'adapte à ce processus.

J'ai été troublée par le tournant politique amené par les élections françaises, prônant la néo-libéralisation de l'économie et du marché du travail. Il y a en effet une apparition et un essor d'un mouvement disruptif par la multiplication des start-up⁽¹⁾ et des secteurs d'activité ubérisés⁽²⁾ (tel Uber, Deliveroo, Airbnb, Blablacar).

Ce mouvement m'intrigue car il concerne ma génération. Etant moi-même à la fin de mes études, dans la prospection de recherche de travail, je suis attentive à l'évolution économique dans laquelle je vis. Étudier cette jeunesse urbaine allemande me permet in fine de me poser des questions sur comment me positionner moi-même face à cette époque disruptive.

⁽¹⁾Start-up

Larousse : Jeune entreprise innovante, dans le secteur des nouvelles technologies.

⁽²⁾Ubériser

Le Petit Robert : action de déstabiliser et transformer (un secteur d'activité) avec un modèle économique innovant tirant parti des nouvelles technologies.

Dans cette Europe désormais néo-libéralisée, comment ces 13 jeunes allemands vivent-ils la métropole et ses conditions urbaines? S'en émancipent-ils? Sont-ils porteurs de revendications? Par quelles actions? Où se niche leur désir dans la ville? Comment (sur)vivent-ils dans cette disruption?



Falkenstrasse, 18, Bremen

Vous avez dit «disruption»?

La disruption vient du latin *disrumpere* qui veut dire « rompre », « briser ». L'origine de la disruption vient de la « destruction créatrice ».

La « destruction créatrice », initiée par Schumpeter (économiste du 20ème siècle) désigne le processus de disparition des secteurs d'activités économiques conjointement à la création de nouvelles activités économiques.*¹ C'est un processus capitaliste pour relancer la croissance économique.

Jean-Marie Dru s'inspire de Schumpeter, et reprend par ailleurs ce mot, « disruption », qui « *même en anglais, au début des années 90, [...] n'était jamais employé dans le business. L'adjectif caractérisait les traumatismes liés à une catastrophe naturelle, tremblement de terre ou tsunami...* ». Désormais, il définit son concept économique, « l'innovation disruptive », comme « *une innovation de rupture, par opposition à l'innovation incrémentale, qui se contente d'optimiser l'existant.* »*²

Par Clayton Christensen, professeur à Harvard et expert de l'innovation disruptive, la disruption est « *une transformation fondamentale, radicale et irréversible du système capitaliste.* ». Il explique que grâce aux nouvelles technologies, « *il y a*

de plus en plus de place pour les disrupteurs » en appuyant de nouveau sur le fait que ce mouvement « *n'est pas seulement un changement technique. C'est surtout une évolution fondamentale du capitalisme.* »*³. C'est un essor phénoménal.

Bernard Stiegler (philosophe français) écrit en 2016 « Dans la disruption : comment ne pas devenir fou ? » des éditions « Les Liens qui Libèrent ».

Dans ce livre, il accuse cette innovation d'être une menace anthropologique. Suite à la publication de son livre, il définit la disruption lors d'une interview par le journal quotidien français *Le Monde*, comme « *le processus par lequel s'invalident les formes traditionnelles de prises de décisions, individuelles et collectives* »*.

Il affirme que « *jusque dans les années 1990, les Etats avaient encore une capacité à relativement contrôler l'évolution technique. Ce n'est plus le cas aujourd'hui* ». Il illustre son propos en ajoutant qu'« *Amazon, Google, Airbnb, Uber court-circuitent tout type de délibération, chez les régulateurs comme chez les concurrents.* »*

Dans le site indépendant Latoupie (de Pierre Tourev, fondateur et auteur), le terme 'disruption' est utilisé en sociologie pour définir « *les phénomènes de brusque accélération, les bouleversements apportés notamment par le numérique, au sein de la société entraînent une perte de repères chez les individus.* »

*¹ https://www.wikiberal.org/wiki/Destruction_créatrice

*² article OBS « *Le concept de «Disruption» expliqué par son créateur* »

*³ <https://www.latribune.fr/blogs/inside-davos/20140310trib000819144/la-disruption-est-une-transformation-irreversible-du-capitalisme-clayton-christensen.html>

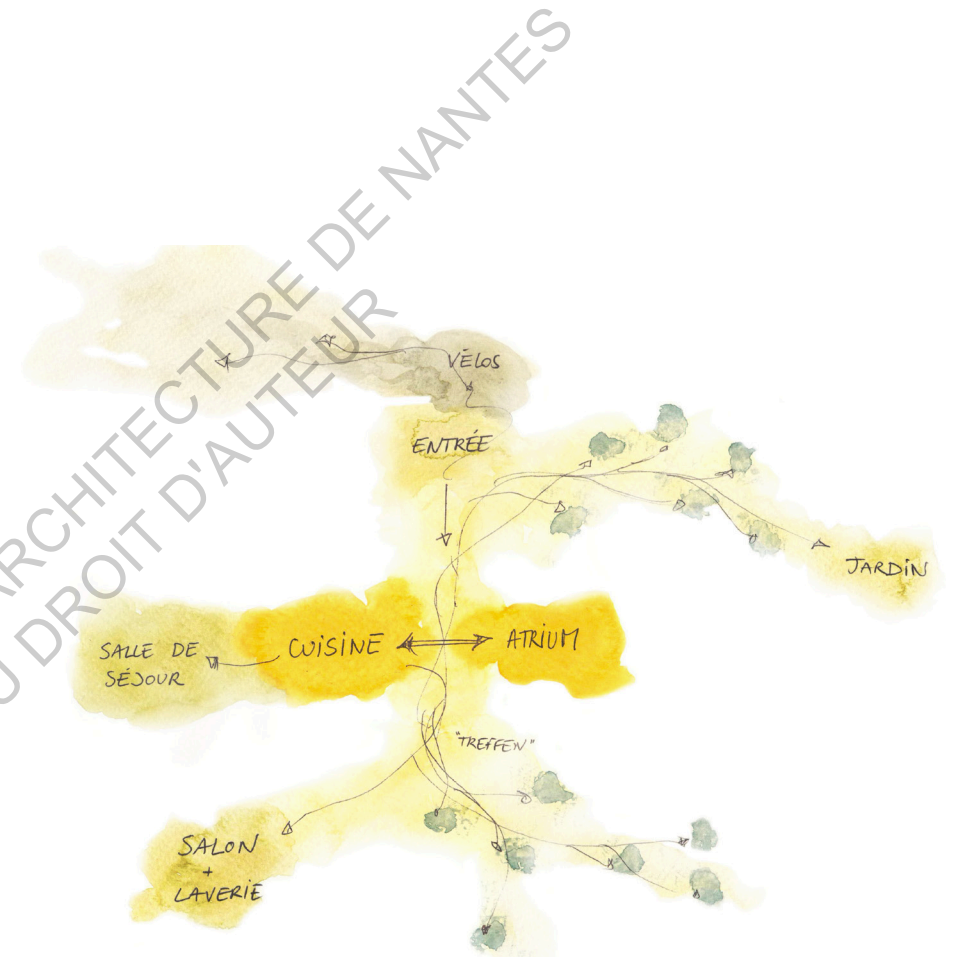
*article *Le Monde* de Nicolas Santolaria du 15.05.17 « Vous avez dit disruption ? Enquête sur un concept flou »

Les premiers moments dans la communauté

Des colocataires mélancoliques ? Les détails du quotidien qui troublent

Arrivée le 22 septembre, je commence à prendre mes marques. La colocation est grande, 300 à 400 m² sans le jardin. Pleins de couloirs, longs et droits. J'entends souvent des pas décidés et impatientes d'arriver jusqu'au bout. On ne reste pas dans le couloir, on passe. On se dit bonjour, on se demande quelque chose, mais pour une conversation, on choisira l'une des nos chambres, la cuisine ou l'espace extérieur fumeur appelé « atrium ». Ma chambre, elle, est au bout du « Beta Floor ». « L'alpha floor », je n'y vais jamais. Il se trouve à l'opposé, dans un coin.

C'est en traînant et en flânant dans les espaces de rencontres qu'on s'offre l'occasion et l'opportunité de prendre part et de joindre un/des colocataire/s pour un événement, un concert, une sortie...



Les différents espaces de la communauté

- privés: chambre
- les plus fréquentés
- secondaires: utilisés rarement
- passage: couloirs etc

LUNDI 02 OCTOBRE

Le christianisme: un prétexte politique, économique et social?

Jan (le coloc duquel j'occupe désormais la chambre) part faire un road-trip avec un petit camion de pompier qu'il a réaménagé. Ce soir, pour célébrer son départ, on va boire un verre en ville.

Nous partons alors de Falkenstrasse, et marchons dans les rues de Brême pour aller dans un bar dans le quartier de Viertel (quartier dynamique un peu excentré). Pendant le trajet, je discute avec Matthias ; notre conversation débouche sur des propos politiques⁽¹⁾. Pour lui, l'Allemagne est un pays très traditionneliste, le parti du CDU (au pouvoir depuis des années) est très conservateur. Je me suis interrogée sur ce qu'il me disait parce que le CDU avait pourtant remporté les dernières élections. Je lui demande alors s'il pense que tous les électeurs étaient tous conservateurs, il me répond que oui.

Je lui fait part de mon étonnement quand j'ai appris que CDU voulait dire «Christian Demokratische Partei», qu'en Allemagne l'état était toujours connecté à la religion, et pourquoi c'était ainsi avec l'époque dans laquelle nous vivons.

A ce moment là, il est vrai que j'avais la France en tête, laïque depuis près d'un siècle. C'est pourquoi ce constat m'a étonnée et m'a marquée étant moi-même très attachée à la laïcité comme outil de liberté de croyances.

Je me rendis aussi compte à quel point j'étais mal-informée à propos de l'Allemagne. J'avais appris, par mes parents que dans ce pays, l'église et l'état n'étaient pas séparés. Et puis qu'en France, seule la région Alsace Lorraine avait un statut particulier, réminiscence de l'état religieux allemand. En effet, aujourd'hui le concordat Alsace Moselle est le seul département français où l'église est encore subventionnée et l'enseignement de la religion chrétienne obligatoire à l'école primaire.

C'était encore une projection de ma part de croire que finalement l'Allemagne n'était plus aussi croyante qu'auparavant. Dans les médias, sur les réseaux sociaux, les images véhiculées de l'Allemagne ne sont pourtant pas traditionnelles, ni conservatrices : pays dynamique, avant-gardiste culturellement avec ses mouvements alternatifs.

Par exemple Berlin, ville souvent présentée comme symbole de mouvements alternatifs, rayonnante en Europe pour sa culture : appropriations de friches in-

⁽¹⁾Politique

Larousse: Relatif à une conception particulière du gouvernement, des affaires publiques

dustrielles pour des activités culturelles, graffitis, clubbing et électro, ville de la surprise et du mélange des cultures. Ce sont des images innovantes que j'avais reçues de mes proches et des médias.

Le système politique est chrétien. Il y a un tel paradoxe que j'ai l'impression d'une plaisanterie, à un déguisement. Je n'arrive pas à croire que ce pays, avec autant de basculements historiques, de développements urbains alternatifs (comme les anciens entrepôts ferroviaires réhabilités en ateliers/salle d'escalade/expo etc à Brême), de reconstructions, ait pu être toujours conservateur sur la religion. Je comprends par cette contradiction, et par ce que je relève être une controverse, que le christianisme est plutôt une question de mœurs que de pratique culturelle.

Matthias ajoute que « *le fait d'être un parti politique chrétien, ça rassure les gens, car il touche une communauté qui a besoin d'être rassurée sur toutes les questions de la famille* ».

Les gens voteraient donc pour un parti politique chrétien pour être rassurés. D'une certaine manière, ils contribuent à entretenir les mœurs. Car ceux-ci apportent une morale, et un ordre socio-culturel qui permet peut-être de se sentir dans quelque chose de connu, de stable, de vivre dans une zone de confort. Ou bien la croyance amène-t-elle un modèle qui permet de structurer notre manière de vivre, et donc de ne pas tomber dans une folie ou psychopathologie de la vie quotidienne. Elle amènerai donc une pratique culturelle et une stabilité qui permet de nommer une époque. C'est ce qu'exprime Bernard Stiegler lors d'une émission sur France culture, en parlant du concept de disruption que je découvre alors :

« La disruption c'est ce qui va plus vite que nos capacités de protension⁽¹⁾, et ce qui fait que l'épokhè⁽²⁾ technologique [...] crée un état de fait que nous n'arrivons pas à transformer en état droit. Parce que pour moi, ce qui produit le temps humain c'est toujours une double épokhè. D'abord une technologie apparaît, qui suspend des modèles existants, puis un travail se fait, de trans-individualisation, qui produit des nouveaux modes de pensées : par l'art, par l'architecture, le droit, les pratiques sociales, par des savoir etc.. ce qui forme tout une nouvelle culture, et c'est ça qu'on appelle une époque en réalité. Et une époque c'est très clairement déterminable et caractérisable par les traits de ce type. Et ça y en a dans toutes les sociétés, des époques de ce type là, sauf dans la nôtre. Parce qu'une époque, en tant qu'elle engendre ces nouvelles formes de savoir, provoque des désir com-

*mun, des projections communes. A une époque on appelle ça le messie, le progrès, le communisme etc. Et aujourd'hui c'est l'anticipation négative : il n'y a plus d'anticipation positive collective, et du coup un processus de dénégation et de refoulement qui rend les gens fous. »*1*

Le christianisme serait-il alors un prétexte politique, économique et social pour faire fonctionner le pays ?

*« On parle aujourd'hui de « christianisme culturel » pour désigner et peut-être pour dissimuler et surtout se dispenser de penser qu'aujourd'hui le monde entier est chrétien du fait du marché : le marché exporte partout le christianisme et sa latinité avec les marchandises. Le christianisme n'est pas seulement une foi. C'est une réalité historique, économique, politique, et même technologique. »*2*

Le christianisme serait-il donc un prétexte pour parfaire le système libéral ? La lutte contre le christianisme serait-il donc expliqué par un vrai combat contre un système et non contre la religion ?

« Je paye encore des taxes pour l'église » enchaîne-t-il. « Comment ?? » je lui dis. J'étais choquée, pour moi c'est un autre monde, un monde plus ancien, plus conservateur, plus moralisateur, d'avoir des « taxes à l'église ». Je lui demande « mais pourtant, tu n'es pas chrétien ? ». « Oui, je ne le suis plus mais mes parents m'ont baptisé, du coup automatiquement je suis inscrit à l'église et du coup on me prélève de l'argent. Je pourrais demander de l'enlever en envoyant une lettre et en disant que je ne suis plus catholique "blabla" mais bon j'avoue que j'ai la flemme, et puis c'est vraiment pas beaucoup ».

En recherchant ce que pouvait représenter les taxes dont m'a parlé Matthias, j'ai découvert que la taxe culturelle s'élève à environ 9% sur le revenu, ce qui est assez colossal. Et 50€ de frais pour demander de l'enlever. Même en étant européen, la taxe culturelle passe les frontières : baptisé en France mais travaillant en Allemagne, il y aura automatiquement un impôt culturel car le diocèse Français transmet l'information au diocèse Allemand.*3

⁽¹⁾Protension

⁽²⁾CNRTL : Attitude de l'esprit tournée vers l'avenir

⁽²⁾Épokhè (époque)

Mot grec qui signifie « arrêt, interruption, cessation »

Larousse: Suspension du jugement chez les philosophes sceptiques grecs.

*1 retranscription « Dans la disruption de Bernard Stiegler » émission France Culture, Les chemins de la philosophie par Géraldine Mosna-Savoie 10.06.2016

*2 « Dans la disruption : comment ne pas devenir fou ? » de B. Stiegler – conversation sur le christianisme.

MERCREDI 04 OCTOBRE

Qu'est-ce que cela veut dire finalement d'être Allemand ?

Hivi va à son premier cours, excitée. Elle reprend ses études : *International political management*. Elle veut changer les choses, « à une petite échelle ! » mais pouvoir quand même avoir un impact. Elle semble, et a été, très engagée dans la politique. Elle a fait parti du SDP (*Sozialdemokratische Partei*) dans le sud de l'Allemagne, et elle s'est rendue compte que ce parti n'était finalement pas aussi social qu'elle l'imaginait. Elle est en colère contre le CDU, qui « augmente l'inflation par année, coupe de plus en plus d'aides sociales » comme par exemple l'assurance maladie. « *CDU is 'bullshit' !* »

Ce matin, elle a acheté du tabac et est revenue partager un café avant qu'on aille ensemble à la Hochschule (école supérieure technique à Brême). Elle me dit que pleins de gens lui demandent d'où elle vient. Parce qu'elle est mate de peau, on peut voir qu'elle pourrait avoir des origines du Moyen-Orient. Elle me dit qu'à chaque fois, elle répond qu'elle vient de « Berlin » ou alors « du sud de l'Allemagne » (elle a souvent déménagé). Pourtant, les gens insistent en lui demandant « non mais d'où est-ce que tu viens VRAIMENT ». Les vendeurs de tabac du 'Kiosk', qui sont souvent d'origine africaine lui parlent comme s'ils étaient de la même 'famille'.

Ce qu'exprime Hivi dans son témoignage, ce sont les questionnements face au sentiment d'appartenance, lié aux marqueurs d'identités. Qu'est-ce que cela veut dire finalement d'être Allemand ? Beaucoup de chercheurs, de sociologues se posent la question avec les événements contemporains: terrorisme, politique plus introvertie, ségrégation dans les villes et bien évidemment les dernières élections en France et en Allemagne. On aperçoit cette montée de l'extrémisme avec les dernières élections présidentielles avec l'AFD, appelé « l'Alternative pour l'Allemagne ». D'ailleurs, en Allemagne par rapport à la France, « c'est encore plus grave avec l'AFD » selon la plupart de mes colocataires qui faisaient référence au Nazisme et à l'Holocauste.

*3 <https://sites.arte.tv/karabolage/fr/la-loi-le-kirchensteuer-karabolage>
<https://tempsreel.nouvelobs.com/rue89/rue89-temoignage/20150217.RUE7884/français-d-allemand-il-est-urgent-de-vous-faire-rayer-des-listes-de-baptême.html>
 calcul en fonction du salaire, et de la classe: <https://www.brutto-netto-rechner.info>

Il y a une confrontation constante en Allemagne du côté des conservateurs et des soutiens des réfugiés, un groupe rejetant l'autre. Finalement, comme le montre très bien Abdelmalek Sayad « [...] toutes [les familles en exemple dans un engagement dans ces conflits tout leur être social, c'est-à-dire l'idée qu'elles se font d'elles-mêmes ou, pour parler le langage qui a cours aujourd'hui, leur identité sociale (qui, ici, est en même temps l'identité nationale et, par conséquent, une identité éminemment collective). »¹

Et souvent, les gens demandent à Hivi d'où elle vient, parce qu'elle a une peau mate, des cheveux très noirs, un visage qu'on qualifierait d' « origine orientale ». Mais d'où vient ce besoin de savoir d'où elle vient ? D'où vient ce besoin de qualifier les individus, d'identifier d'où ils viennent, à quelle classe sociale ils appartiennent ? Ces marqueurs géographiques, communautaires deviennent stigmatisés⁽¹⁾ dans les médias.

« Cette stigmatisation, qui est sans doute involontaire et résulte du fonctionnement même du champ journalistique, s'étend bien au-delà des événements qui la provoquent et marque ces populations même lorsqu'elles sont hors de leurs quartiers. »²

Cette stigmatisation, Hivi la subit des deux côtés. Du côté de la population Allemande et de la population immigrante et réfugiée en Allemagne.

Car un mois plus tard, Hivi me confie son arrivée en Allemagne... Elle avait 8 ans quand elle a pris le bateau pour fuir l'Irak, et rejoindre ses parents déjà installés en Allemagne. Jusqu'à son départ de l'Irak, elle a été éduquée par son oncle et sa tante, en pensant qu'ils étaient ses parents. « Je me rappelle des vagues, je me rappelle du monde qu'il y avait... » m'a-t-elle soufflé, touchée de se rappeler ce moment de transition entre son pays en guerre et son pays d'adoption.

Hivi est d'origine Kurde et m'a confié que sa famille est Yésidiste, et qu'elle a grandi dans cette religion. Sa famille s'est longtemps battue contre les différentes oppressions que la communauté Yésidiste a subies. En effet, le Yésidisme est une religion qui a été de nombreuses fois persécutée : « il existe beaucoup de guerres de persécutions des musulmans envers les Yésidis ... ça se passe depuis longtemps, encore maintenant [...] mon cousin a été enlevé, longtemps

(1) Stigmatisation : action de stigmatiser

Larousse : Dénoncer, critiquer publiquement quelqu'un ou un acte que l'on juge moralement condamnable ou répréhensible.

¹ Une famille déplacée - Abdelmalek Sayad - Sous la direction de Pierre Bourdieu - La misère du monde

² La vision médiatique - Patrick Champagne - Sous la direction de Pierre Bourdieu - La misère du monde

torturé car il ne voulait pas se convertir à l'Islam » m'a-t-elle intimement témoigné un jour dans l'atrium. Par ce fait, ces parents étaient très conservateurs, et souhaitaient fortement qu'elle conserve son éducation Yésidiste et Kurde. « Je me disputais toujours avec mes parents pour pouvoir fréquenter mes amis Allemands qui ne partageaient pas les mêmes origines que moi.. c'était des disputes continues jusqu'à ce que je claque la porte et que je parte à mes 17 ans. »

Elle ajoute qu'un peu plus âgée en Allemagne, elle est allée à la rencontre de réfugiées, et a fréquenté une communauté Kurde avec laquelle elle pouvait échanger et leur donner en même temps des conseils. Pourtant, eux lui renvoyaient « pourquoi tu veux être comme eux ? Tu t'habilles comme une Européenne, tu parles comme eux » avec un ton de reproche.

Hivi, a fait plusieurs petits jobs, c'est obligé pour elle parce qu'elle ne peut pas vivre sans. Elle n'a pas l'aide de ses parents, et pour obtenir des bourses du Jobcenter, la demande prend 6 mois, et c'est très compliqué. Elle me raconte qu'il fallait avoir un statut vraiment spécifique, une situation très médiocre pour pouvoir bénéficier des aides actuelles. « Et même si tu as le plus d'aide du Jobcenter, c'est 600€ par mois, tu peux pas vivre avec ça à Berlin, les loyers sont à plus de 300€ minimum, c'est pas possible de vivre avec ça. » Et « de toutes les manières tu dois rendre au Jobcenter la moitié de ce qu'ils t'ont prêté, 5 ans max après que tu sois diplômé. Moi je veux pas avoir de dettes, je préfère payer les choses directement... »

Hivi doit faire des mini-jobs pour subvenir à ses besoins, ne bénéficiant pas de l'aide de ces parents. Elle passe de petits jobs en petits jobs, et s'adapte en fin de compte à ce régime précaire. Elle est à la recherche d'une liberté en exerçant une indépendance financière : pas de dette, pas d'attache, pas d'obligations.

Si elle cherche un travail par nécessité, cela devient tout de même une normalité. Elle ne questionne plus le système précaire. De toute les manières, toucher l'aide du Jobcenter serait fallacieuse car l'argent serait 'prêté'. Pleins d'étudiants doivent donc trouver un petit emploi pour vivre, c'est normal en Allemagne, c'est la norme. La notion de précarité disparaît alors, car elle devient acceptée, embrassée.



Jan dans le BetaFloor



Repas de colocation
De gauche à droite: Kristin, Seba, Johannes, Hivi et Moi

JEUDI 6 OCTOBRE

Insatisfactions

Je rencontre Merlin, un nouveau coloc. Il est étudiant en master en biologie marine. Il est très calme. Il a une attitude très hippie. Il me demande sur quoi je travaille pour mon mémoire, je lui parle alors de la jeunesse allemande urbaine et de sa connexion à la politique.

On commence donc à parler de politique, je lui partage comment moi je voyais la France en ce moment, il me parle aussi de l'Allemagne. « *J'ai honte de mon pays* » me dit-il en faisant référence avec la montée du AFD. « *Les gens qui votent pour le AFD je pense.. ne sont pas 'éduqués'* ».

Pour lui, le CDU est passé de la droite conservatrice à un parti plutôt central, « *les aides pour les familles, l'éducation.. et il y a eu l'accueil des réfugiés aussi par exemple* ». Il ajoute que « *les Allemands ont trop peur du changement* ». Je lui demande si cela pouvait être lié à l'après guerre, et à un possible traumatisme: « *je pense que ça a pu être le cas avant.. mais plus maintenant.. je ne sais pas d'ailleurs pourquoi maintenant les gens ont peur du changement, mais pourtant c'est grave ce qu'il se passe [...] Angela Merkel fait des démarches avec d'autres pays pour faire un mur au sud de l'Europe, devant l'Afrique* ».

Jenny prévoit d'aller à Hambourg, ce qui m'étonne parce que la dernière fois que je lui ai parlé d'Hambourg, elle m'avait tout de suite coupée en disant « *J'aime pas Hambourg* ». Je lui avais alors demandé de m'expliquer pourquoi si elle le pouvait. Elle m'avait vite répondu, de manière fermée et radicale : « *Je sais pas pourquoi, j'aime juste pas Hambourg, j'ai pas un bon sentiment quand j'y suis* ». C'est pourquoi après l'avoir entendu dire qu'elle allait à Hambourg, je viens lui dire, de manière un peu provocatrice, « *mais tu m'as dit que tu n'aimais pas Hambourg pourtant* ». Elle me répond en haussant les épaules « *je verrai là bas, si ça se trouve je vais changer d'avis* ». Elle ajoute que « *Joseph a envie d'y aller et voit des potes là bas* ». Joseph est une personne avec qui elle a une relation proche.

Il est vrai que plus tard, Jenny m'a rapporté qu'elle n'aimait pas le côté formel de la ville, qu'elle jugeait comme 'capitaliste'. Comparée à Brême qui a environ 10%*1 de chômage, Hambourg en a 6,5% et en constante baisse*2. Par les paroles de jeunes étudiants que j'ai pu entendre, beaucoup cherchent leur stage dans cette grande métropole (et deuxième plus grande ville Allemande) et y trouvent également un travail. Pour les Brémois, Hambourg est le symbole du néo-libéralisme. C'est sûrement ce que rejette Jenny, cette 'ville de travail'.

VENDREDI 06 OCTOBRE

Un habitat précaire : source d'émancipation ?

Jenny fait son sandwich et part vers 11h au jardin. 'The garden', c'est le nom de l'endroit mais ça concerne aussi le lieu dans lequel elle se trouve : 'Kleingartenverein Hastedter Bulten'. Ce sont des jardins communautaires. Les habitants de Brême peuvent louer une parcelle de terre sur cette presqu'île et y construire un abri. Normalement, la cabane doit recevoir des outils de jardinage, ou peut faire office d'habitat le temps d'un week-end pour s'occuper de son jardin, de son potager, de profiter de l'environnement verdoyant. « *Mais moi j'y fait ma maison, c'est 150€ par an la location du terrain à la ville* » m'avait dit Jenny. Du coup, je comprends l'intérêt qu'elle a pour ce petit bout de terre. En plus c'est son lieu de travail. Aujourd'hui, elle part car elle encadre des groupes de travail thérapeutique à cet endroit.

Son travail, elle ne m'en a jamais vraiment parlé, elle semble pudique sur ce sujet. Je ne sais pas si c'est la barrière de la langue (Jenny n'est pas très à l'aise avec l'anglais) ou la paresse de le dire, ou l'intimité qu'elle accorde à son travail. Pour en savoir plus, j'ai dû demander à Elisa de manière indirecte.

Finalement, Jenny choisit d'aller vers un habitat précaire. Ce projet lui permet d'avoir son indépendance. Mise à part les 150€/an à la ville, elle ne devra pas payer un loyer par mois, ni de taxe d'habitation à la fin de l'année. De plus, elle n'aura plus à gérer la vie en communauté. Car ce que Jenny souhaite acquérir, c'est sa liberté par le biais de son indépendance. La volonté d'être elle-même maîtresse de ses décisions.

Son futur habitat lui permet donc d'agir contre cette société qu'elle rejette. Sa petite maison dans la « nature » est finalement une sorte de rêve qui l'aide à entretenir l'espoir d'une vie plus simple, moins contraignante.

*1<https://de.statista.com/statistik/daten/studie/36651/umfrage/arbeitslosenquote-in-deutschland-nach-bundes-laendern/>

*2<https://www.abendblatt.de/hamburg/article212418345/Arbeitslosigkeit-in-Hamburg-weiter-auf-dem-Rueckzug.html>

SAMEDI 07 OCTOBRE

Est-ce qu'on peut connaître une ville sans y habiter ?

Départ pour Hambourg avec Hivi. Jenny, Joseph et Marcel sont déjà partis. On prend un covoiturage : plus de train à cause d'une tempête qui a eu lieu jeudi : des arbres sont tombés sur les rails.

En soirée, les gens font des grimaces, ou exagèrent leur réaction quand nous disons qu'on vient de Brême. Hivi ressent le besoin de mentionner qu'elle vient de Berlin, j'ai l'impression que c'est parce qu'elle a honte.

Je parle avec Johannes, le coloc de Felix (ayant un appartement à Hambourg à Barmbek) :

« -Je fais des études d'Erasmus à Brême.

-Ah j'aime pas Brême !

-Pourquoi ?

-Je sais pas.. [l'air gêné] j'aime pas.. quand je compare à Hambourg, fin... voilà.. »

Il était devenu tout gêné. Un sourire coincé s'est affiché sur son visage et ses joues sont devenues rouges de honte : je l'avais embarrassé.

Alors que juste avant, il rigolait en se moquant de la ville, comme si c'était une chose normale, comme si c'était acquis. Un peu comme des blagues utilisées tout le temps mais jamais vraiment réfléchies. Il avait l'air d'être sûr de lui et tout d'un coup il était tout penaud.

Je me suis expliquée en disant que je ne le jugeais pas. Mais il n'a pas pu me spécifier pourquoi il n'aimait pas Brême. Il y va travailler un jour par semaine. Il rajoute, comme pour se rattraper : « *mais je suis sûr que quand on connaît il y a forcément des endroits sympas hein !* ». Lorsque je proposais à Johannes de venir à Brême pour peut-être mieux découvrir la ville, ma colocataire Hivi est arrivée au cours de la conversation : « *mais il connaît Brême il va y travailler un jour par semaine !* » Mais pourtant, on ne connaît pas une ville en y passant de manière hebdomadaire et seulement pour y aller travailler.

Johannes pose la question de : comment connaît-on une ville ? Est-ce qu'on peut connaître une ville en étant de passage ? Est-ce qu'on peut connaître une ville sans y habiter ?

Johannes fait un trajet quotidien, une routine, un itinéraire répété. En ajoutant, « *mais je suis sûr que quand on connaît il y a forcément des endroits sympas hein !* », cela confirme qu'il n'est jamais allé boire un verre ou ne s'est jamais baladé à Brême. La ville qu'il a perçue, il l'a vue de la fenêtre du tram ou de sa voiture. Il l'a entrevue pendant le court parcours entre son moyen de transport et l'endroit où il travaille. [suppositions]

Pourtant, « *c'est en marchant qu'il apprend à voir..* »*

Alors, Johannes ne pouvait pas vraiment connaître Brême. Comment peut-il juger cette ville en un clin d'oeil alors qu'elle a subi une importante reconstruction urbaine. Il faut y passer plus de temps, y habiter vraiment pour comprendre tous les lieux informels, les événements cachés qui s'y passent. Et pour découvrir ses recoins, ses surprises, il est important d'en connaître ses habitants.

Nous sommes dans une société où l'information vient à nous, où nous sommes habitués aux métropoles (lui venant de Hambourg) dans lesquelles nos sens sont stimulés de manière excessive. Brême étant une ville informelle, ces informations ne sont pas transmises aux mêmes endroits. Bien qu'elle soit métropole, il faut arpenter et s'intéresser à la ville pour rencontrer ces lieux. Il faut donc se mettre dans la posture de l'arpenteur, du flâneur, du voyageur. Par exemple, le quartier Viertel, est lui déconnecté du centre. Situé à l'Est, il est séparé naturellement par le Wallanlage (anciens remparts de la vieille ville) et les habitations y sont plus résidentielles. Pourtant, le Viertel est un des quartiers les plus dynamiques de Brême (cf itinéraire de Matthias).

Finalement, peut-être que Johannes ne s'est jamais vraiment intéressé à cette ville, elle fait partie de sa routine, de son quotidien. Il s'y déplace par obligation professionnelle. Je pressens alors à ce moment là, le caractère blasé du citadin. Cet habitué de la haute densité urbaine ne s'étonne plus de rien. Il ne s'émerveille plus, il a déjà vu plus impressionnant, il a déjà vu plus grand, plus monumental...

* Thierry Paquot en parlant de Lewis Mumford dans « Le piéton de New York »

DIMANCHE 08 OCTOBRE

Déconnections

Je suis toujours à Hambourg, il n'y a presque aucun transport pour revenir sur Brême. Aucun train, sur le site de la Deutsche Bahn, les « alternatives » demandent d'effectuer trois changements pour une durée totale de 3h30. Plus aucun « Flexibus », ces bus qui tournent 24/24h et qui partent toutes les heures. Sur le site « Blablacar », les covoiturages partent comme à la bourse. Il faut être rapide, être tout le temps sur son portable. Avoir un smartphone avec une bonne connexion internet pour réserver en ligne, c'est essentielle dans la vie contemporaine dans laquelle nous évoluons. Je me demande comment font les gens qui n'en ont pas, qui n'ont pas les moyens d'en acheter car aujourd'hui, on est informés et guidé de tout par nos smartphones. La technologie tend à vouloir nous « faciliter » la vie. Mais sans elle, on se retrouve démuné. Je réalise en me promenant dans Hambourg, en arpentant les rues, que je suis en lien direct avec l'environnement qui m'entoure ; mais que la seule manière de rentrer chez moi : c'est par le biais de mon portable.

Je me pose alors dans un parc pour réfléchir. J'observe les jeunes autour de moi. Certains sont allongés dans l'herbe, d'autres discutent entre eux, d'autres encore sont en groupe mais ne se parlent pas. Les yeux rivés sur leur smartphone, ils tapotent dessus de manière effrénée. La vue est pourtant magnifique, les arbres et leurs feuilles bariolées automnales sont un spectacle en eux-même. Je suis encore marquée par l'attitude désinvolte de ces jeunes. Il me semble que plus rien n'existe autour d'eux, ils semblent désabusés, complètement indifférent à ce qui les entoure.

Je croise Johannes dans le couloir de l'entrée, il me dit qu'il part travailler. Je lui demande ce qu'il fait. Il me répond qu'il travaille pour Telekom (la plus grande société allemande de télécommunication). Son travail consiste à communiquer avec des clients au téléphone pour les conseiller et les aider lors de problèmes d'après-vente. Il travaille environ 3-4 jours par semaine et peut s'organiser comme il le souhaite. C'est un « mini-job ». Il me dit qu'il ne l'aime pas mais ne s'en plaint pas.

Plus tard, Johannes me raconte son parcours de vie. Il a 29 ans. Il est arrivé en Allemagne à 6 ans. Il est né au Kazakhstan sous le nom de 'Vania' et a grandi

dans une petite ville de culture Allemande. « A mon arrivée, on m'a demandé de changer de nom parce que ça ne faisait pas assez « Allemand ». On m'en a proposé 3, j'ai choisi « Johannes ». »

MARDI 10 OCTOBRE

Incertitude

Kristin est revenue. Elle était partie 10 jours en Géorgie en vacances et profitait d'aller à l'étranger pour déconnecter avec son travail. Pourtant, aujourd'hui elle nous dit avec un sourire : « je rêvais de mon travail tous les soirs ! ». Un sourire qui cache tristesse et fatigue ?

Kristin a 26 ans. Elle travaille dans un centre social qui accueille des réfugiés. Elle leur donne des cours de théâtre pour leur permettre de se libérer par la création. Son travail a l'air de lui prendre beaucoup d'énergie émotionnelle, ce qui ne m'étonne évidemment pas. Kristin parle souvent des choses avec une timidité et une naïveté certaine dans sa voix. Elle a toujours un sourire qui cache parfois une profonde exténuation.



Dans la cuisine, Christiane

MERCREDI 11 OCTOBRE

Recherche d'émancipation

A 9h ce matin, je croise Marcel, il va travailler. Marcel a 26 ans et travaille à mi-temps dans un magasin de chaussures qui « donne la sensation de marcher pied nu ». Apparemment, il prodigue aussi quelques cours de Yoga, mais pas régulièrement. C'est compliqué de savoir ce que fait Marcel. On ne parle jamais ensemble de sujet dits 'sérieux'. Je sens que la langue est toujours une barrière entre nous, Marcel cherche toujours ses mots. Je sais qu'il est censé partir de la colocation dans 2 semaines pour habiter dans la maison (pas encore finie) de Jenny. Il veut se confronter à une façon d'habiter plus archaïque⁽¹⁾. La maison de Jenny n'a pas encore de poêle, pas encore d'accès à l'eau, pas encore de porte, pas encore de sol « fini ». La couverture extérieure et l'étanchéité ne sont pas encore finies non plus. Ce qui me perturbe dans la volonté de Marcel, c'est qu'il n'est pas très investi dans la construction de la maison. Pourtant, il devrait l'être, car le 'deal' entre Jenny et Marcel est que Marcel prenne en charge la fin des travaux lui-même, donc dès la semaine prochaine. Il a l'air de subir la situation, pourtant il l'a initiée et l'a choisie. Quand je lui en parle, que je lui demande, sa réponse est brève avec un sourire forcé et un hochement de tête.

Marcel projette alors de passer l'hiver dans la maison de Jenny, dans l'idée de revenir à une frugalité et une simplicité de vie. Ce qui est intéressant c'est que ce projet lui permet de simuler une émancipation, ou en tout cas de l'aider à se projeter dans celle-ci. Même si, en regardant les faits, cette maison ne sera jamais un lieu de vie à l'année (pas d'isolation, pas d'eau courante, pas de chauffage) : le logement n'est pas fini. Cette cabane représenterai alors une vie meilleure métaphorisée, mais ne permettra jamais de résoudre ce besoin réel d'émancipation⁽²⁾. Cela s'applique de même à Jenny.

⁽¹⁾Archaïque

Larousse : Se dit parfois de la phase initiale du développement d'une culture, d'un art

⁽²⁾Emancipation

CNRTL : action de se libérer, de se dégager d'une dépendance morale, des préjugés de son époque, etc. L'émancipation de la pensée; émancipation politique, intellectuelle; l'émancipation sexuelle.

La cabane et sa construction représente et symbolise alors une action, une mise en mouvement du corps et de l'esprit contre une société en constante accélération, dans laquelle il est difficile de s'opposer.

La réponse de Jenny et de Marcel est en ce sens assez radicale, et invoque la volonté d'un retour à une vie frugale et sobre. Cependant, dans la réalité des faits la cabane est une source de conflit, car ce projet utopique⁽³⁾ est rattrapé par une réalité intransigeante, inexorable.

JEUDI 12 OCTOBRE

Affect

« *Je vais à Hambourg le week-end prochain* » me dit Jenny. Je lui ai demandé avec malice « Ah finalement tu aimes de nouveau Hambourg ? » Elle m'a alors parlé de sa relation, en disant que son ami Joseph lui manquait énormément, et qu'en conséquence elle allait le rejoindre à Hambourg pour le week end. Elle ajoute après quelque temps d'hésitation : « *finalement, j'aime peut être bien Hambourg... le week-end dernier je me suis dit qu'il y a des rues qui pouvaient être comme celles de Berlin [...] et puis à Hambourg, je n'avais personne à part des gens avec qui je me suis fâchée ...* ».

Je me suis rendue compte que l'image de la ville dépend finalement plus de la relation avec les gens qui y habitent. Ce qu'évoque Jenny me renvoie à ma condition d'étudiante en architecture et en urbanisme. Dans mes études, je tends à penser qu'une ville peut-être plus attractive qu'une autre, qu'on peut s'y sentir mieux par son atmosphère, par sa configuration, par ses espaces urbains etc. Et pourtant les villes – quand elles ne sont pas juste visitées – sont souvent façonnées par les gens qui y habitent. La projection qu'on se fait de la ville serait donc liée à l'affect social et personnel.

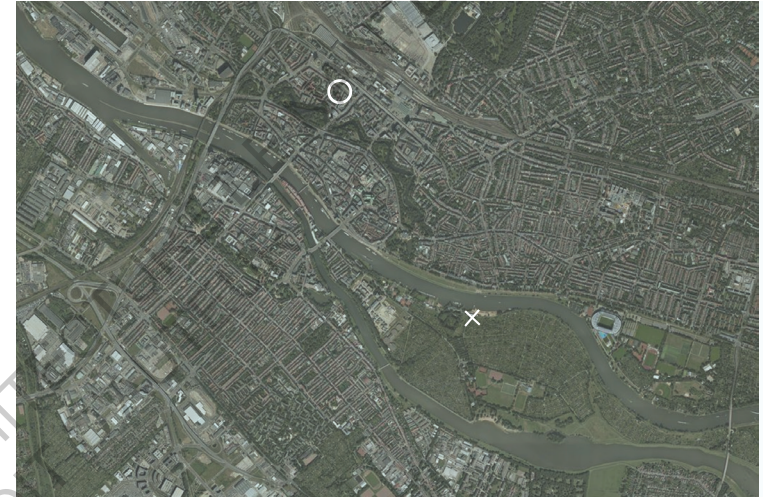
⁽³⁾Utopie

CNRTL : Système de conceptions idéalistes des rapports entre l'homme et la société, qui s'oppose à la réalité présente et travaille à sa modification.

VENDREDI 13 OCTOBRE

Entourer et être entourée

J'ai accompagné Jenny à sa maison. Je l'ai aidé à appliquer la couverture extérieure. Des connaissances, des amis passent la voir dans la journée. Ce sont soit des voisins ayant eux aussi un jardin, soit des personnes faisant partie du groupe de thérapie qu'elle suit chaque semaine. Ce sont en fait aussi des amis, des gens qui viennent lui donner un coup de main pour l'électricité, pour des conseils de structure par exemple. Sa profession et son habitat se situent dans le même lieu : dans un an elle va habiter à cet endroit, et va travailler dans le même environnement. Elle m'a enfin parlé de son travail, et m'a dit que c'était plutôt un groupe de conseil que de thérapie – elle travaille sur les angoisses, les peurs. Le travail qu'elle fait avec ses 'patients' l'aide aussi dans son travail personnel.



Vue aérienne de Brême
Le rond représente le lieu de la colocation, la croix la maison de Jenny



Vue aérienne de Brême
Emplacement du jardin de Jenny

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE LA PROPRIÉTÉ



La maison de Jenny



Jenny qui applique la protection

Les jeunes urbains allemands, aujourd'hui mélancoliques ?

Pour commencer, comme je l'avais annoncé en introduction, la méthode inductive que je mène à travers mes chroniques m'a permis de dégager de nouveaux questionnements. Par la rencontre des « vrais » habitants de Brême dans ma colocation, j'ai pu redécouvrir cette ville avec eux. J'ai pris conscience que la notion de centre ville était subjective. La grande place n'est pas un lieu très pratiqué par les colocataires qui préfère le quartier de Viertel, plus alternatif. En effet, les bars associatifs, les cafés « tendances », les nombreux restaurants « veggies », correspondent plus à la sensibilité de mes colocataires. Ils s'identifient plus à ces lieux, car ils en partagent la philosophie et l'image qui en émane, contrairement au centre historique avec ces vieux édifices anciens, ces boutiques en masse, et ces églises. Pour Jenny, nous pourrions supposer que sa carte mentale de Brême se dessinerait avec en son cœur les jardins partagés qui cristallisent l'ensemble de ses activités.

Ensuite, à propos de la déprise urbaine de la ville de Brême, un début d'explication pourrai commencer à s'esquisser. Le rejet de la ville d'Hambourg par certains Brémois n'est pas forcément lié à la ville et à sa forme mais plus à l'image qu'elle représente, au stéréotype qu'elle véhicule. Hambourg, deuxième plus grande ville d'Allemagne, est la « ville du travail », une ville où l'on gagne bien sa vie (les salaires y sont plus élevés qu'à Berlin par exemple), une ville où l'on devient riche et caricaturalement elle devient la ville du « grand méchant capitalisme ». Il est quand même important de relever un paradoxe dans ce jugement. Même si les colocataires n'apprécient pas cette mégapole, il n'est pas rare qu'il l'utilise pour ses aspects récréatifs, artistiques ou festifs. On y va notamment pour faire la fête ou bien aller à un salon de tatouage...

A l'inverse, depuis le point de vue des Hambourgeois, la ville de Brême est une ville où il ne se passe rien, une ville de second plan, une ville où l'on s'ennuie. Cette attitude dénote une désinvolture, un désintéressement du citadin de la très grande métropole.

Dans mon introduction, j'ai émis le désir de vouloir casser les stéréotypes que j'avais construit à propos de l'Allemagne. En me confrontant à la parole habitante, j'ai été surprise de découvrir que ce pays n'était pas un état laïque. Au delà de la vision progressive du système allemand que j'avais assimilé malgré moi, ce pays possède une tradition catholique qui fait partie de l'identité même de la culture Allemande, comme en France.

D'un point de vue extérieur, je voyais l'Allemagne comme un pays plus apte et enclin à accueillir la vague de migrants. Cependant malgré la réalité de ce fait, le racisme et la xénophobie sont toujours présents comme en témoigne notamment les réactions face au teint mate de Hivi, et les résultats des dernières élections avec le score de l'AFD.

Enfin, depuis un point de vue Français, nous avons une vision exemplaire de l'économie Allemande que l'on voit comme florissante. Toutefois, par la rencontre d'un petit échantillon de la jeunesse urbaine allemande, j'ai pris conscience de leur précarité. Ainsi, les jeunes allemands sont en pleine recherche d'identité, et subissent une précarité qu'ils ont fini par assimiler.

Ces jeunes se positionnent en rejet du système économique et politique libéral allemand. Le capitalisme et le consumérisme sont pointés du doigt. En vérité, si je tente de lire entre les lignes, c'est le concept même d'argent qui pose problème. Comme le dit Olivier Agard : « *La dynamique dépersonnalisante et abstraite de l'argent se traduit dans les mentalités par une prédisposition de l'individu au cynisme ou à ce que l'on a traduit par « blasement ». Simmel voit à ce blasement deux causes principales : l'intensification de la vie nerveuse, dont la bourse est l'emblème, et la forme moderne de l'économie monétaire, qui conduit à une indifférenciation des objets, à une perte de leur singularité qualitative.* » *

Je crois que mon intérêt pour la ville en déprise, s'est lentement translaté vers une hypothèse plus subjective : ces jeunes urbains semblent éprouver un sentiment de déprise face à la société dans laquelle ils évoluent. Ils ne s'identifient plus aux valeurs véhiculées par celle-ci. Ils subissent une sorte de dépossession de leur droit à vivre leur vie comme ils l'entendent. Olivier Agard continue en disant : « *L'argent est une réalité ambivalente, à la fois facteur d'abstraction, de nivellement, et moteur de l'émancipation de l'individu, la métropole apparaît chez Simmel à la fois comme un lieu de dépersonnalisation et un laboratoire de formes nouvelles, qui résultent du conflit entre culture subjective et culture objective.* » *

Les colocataires tentent alors de réagir en cherchant à exprimer leur personnalité, à se débattre du miasme ambiant pour tenter de définir qui ils sont. L'opposition et le rejet semblent être les maîtres mots quand il s'agit d'en parler. Dans les paroles rapportées de mes colocataires, il y a cette revendication par rapport à l'état libéral allemand qu'ils subissent.

Déjà, le nom de la colocation, « Die Zukunft » (signifiant « le futur ») incarne leur position. Certains colocataires y tiennent d'ailleurs beaucoup, comme Seba par

*La mélancolie urbaine selon Siegfried Kracauer, Olivier Agard - Le choc des métropoles

exemple. Ce titre a une signification pour eux, c'est une tentative pour chercher à vivre ensemble autrement. Ainsi, ils tentent de se positionner par rapport à cette société qu'ils rejettent.

Pourtant, au delà des mots et des idéaux, il ne reste que peu d'actions palpable. Dans la réalité des faits, la tentative d'une vie en communauté n'est pas forcément fructueuse. En effet, les repas les activités collectives sont plutôt rares. La vie quotidienne semble plutôt « pesante ».

Finalement à travers les actions, et les attitudes des colocataires transparaît un spleen quotidien.

*«[...] un homme vêtu du noir se rendit un jour chez un médecin connu et se plaignit à lui de souffrir d'une maladie mortelle. Quel était ce mal ? Un spleen, un dégoût de soi et d'autrui, une tristesse profonde »*¹*

Ils restent à « Die Zukunft » en ayant la difficulté d'agir. Ils sont mélancoliques ce qui est pour Lyliane Deroche-Gurcel « *un phénomène d'adaptation de la vie moderne dans les grandes villes* »*².

La mélancolie, qui est un phénomène psycho-social, prend une ampleur collective. Ce qui laisse le lieu de la communauté, initialement un endroit dynamique, devenir un endroit où règne un spleen. Cette personnalité urbaine entraîne ces pathologies mélancoliques, définies en premier par Benjamin, puis Simmel et Kracauer.

Cependant, il semble que la mélancolie dans le cas de « die Zukunkt » soit dépassée. Cette injonction paradoxale entre leurs revendications et leurs actions, entraîne plutôt une frustration quotidienne. Ils ne sont donc pas mélancoliques de ne pas pouvoir faire, mais frustrés de ne pas pouvoir aboutir à leur désir à cause d'une intellectualisation et d'une individualisation.

L'individu est alors en constante lutte : *«[...] au lieu de réagir avec sa sensibilité à ce déracinement, il réagit essentiellement, avec l'intellect, auquel l'intensification de la conscience, que la même cause produisait, assure la prépondérance psychique.»** La ville les pousse à se recentrer sur eux-même et à tomber dans une individualisation *« Les problèmes les plus profonds de la vie moderne prennent leur source dans la prétention de l'individu à affirmer l'autonomie et la spécificité de son existence face aux excès de pouvoir de la société, de l'héritage historique, de la culture et de la technique venue de l'extérieure de la vie – figure ultime du combat contre la nature que l'homme primitif doit mener pour son existence physique ».**³

*¹Walter Benjamin, Les passages parisiens - Paris, la capitale du 19e

*²Olivier Agard- La mélancolie urbaine selon Kracauer - Le choc des métropoles

Cette individualisation, étant souvent critiqué aujourd'hui : « les gens ne pensent qu'à eux » (réflexion que j'entends souvent autour de moi), prend par Simmel tout son sens. Elle serait le résultat de cette injonction paradoxale, qui elle-même est induite par le fonctionnement de la métropole.

Au delà de cette frustration, que leur reste-t-il ? L'ennui découle naturellement. Ce besoin constant de vouloir toujours agir : projet de maison pour Jenny, nouvelles études pour Hivi, retour à un mode de vie archaïque pour Marcel, respirent comme la peur de succomber à cet ennui existentiel qui les accompagne déjà.

Cette ennui qui, comme exprime Kracauer, ressemble à « *l'angoisse des dimanches en ville* » par son texte « *Langeweile* » (« *Ennui* »)*¹.

L'ennui devient routine, il devient un mot quotidien. Alors l'ennui se transforme en déni.

*³Simmel- Les grandes villes et la vie de l'esprit



L'entrée



Jan et Isabelle

L'histoire du Freimarkt

Le Freimarkt de Bremen est l'un des plus anciens festivals en Allemagne. Il est célébré depuis l'année 1035. Cette année, c'était le 982^e Freimarkt qui aura lieu du 13 au 29 octobre 2017.

En 1035, l'empereur Konrad II a autorisé le marché libre, différent du marché hebdomadaire. Les commerçants étaient désormais autorisés à vendre les marchandises sans aucune restriction, d'où le nom « marché libre ».

C'est à partir de la 15^{ème} édition que le marché a pris une tournure encore plus divertissante : avec jongleurs, animaux exotiques, petites tentes colorées. Le premier carrousel apparaît en 1809, et vient déclencher le changement de ton du festival en un événement essentiellement attractif et récréatif.



Freimarkt 1957 Source : Weser Kurier et Kreiszeitung

VENDREDI 27 OCTOBRE

Le freimarkt: la violence des sens, une hyperesthésie?

Avec mon ami Français venu me voir à Brême pendant deux semaines, nous avons rejoint Seba, Elisa et Marcel pour le dernier jour du Freimarkt.

J'ai beaucoup entendu parler du Freimarkt : d'abord par mes collègues à la Hochschule, ensuite par mes colocataires, et enfin par ma prof d'allemand. On me l'a défini comme LE grand événement prenant place à Brême de mi octobre à fin octobre. C'est une suite du fameux Oktober Fest à Munich. Je pensais donc que c'était un endroit festif, avec des Beer Garten, des lieux pour boire et se détendre.

J'avais remarqué de loin les « jeux d'attractions » en marchant dans les rues de Brême, mais en arrivant ce soir là, je ne pensais pas qu'il y en aurait autant, tous plus extravagant les uns que les autres. Collé à l'arrière de la gare, les gens peuvent y arriver des communes environnantes de Brême par le train, en étant directement plongés dans le Freimarkt. Pour en échapper ? Il faut traverser la gare, remplie de gens, de magasins et de bars très actifs ouvert à l'occasion du Freimarkt. J'ai même vu des jeunes se préparant à l'événement en commençant à boire des bières dans le train régional entre Bremenhaven et Bremen.



Itinéraire de la colocation au Freimarkt et surface du Freimarkt

C'est un choc. Énormément de lumières scintillent partout, il y a beaucoup de gens, beaucoup de musique, des flashes, des odeurs de sucre, de bière, de vin chaud, de saucisse et de frites. C'est une agression pour les sens. Les gens marchent lentement, comme dans un centre commercial, ou une sorte de secte. On se sent tellement dominé par l'environnement qu'on a du mal à s'entendre et à se parler.

L'objectif était de retrouver mes colocataires qu'on pensait assis dehors, collés à la foule avec une chope de bière à la main. Ayant du mal à les rejoindre au téléphone, nous les cherchons dans ces endroits-là. Ils sont très petits comparés à tous les jeux d'attractions. Décidément, ce n'est vraiment pas ce que j'imaginai. Au téléphone, je parviens à contacter Seba. Je crie avec une main sur mon oreille pour mieux entendre où il se situe - « *A ROLLERCOASTER [...] IT'S CALLED WILDE MAUS [...] IT'S THE SMALL ONE ! [...] GOTTA GO IT'S STARTING* ». Je décroche, regarde mon ami, avec un sourire trahissant mon étonnement: « *Ils sont dans une montagne russe.* » « *Quoi ?* » me répond-il, aussi étonné que moi. Restant chez moi, il avait passé un peu de temps avec mes colocataires, échangé avec eux des conversations. Et comme moi, il fut étonné que Seba, Elisa et Marcel puissent faire des montagnes russes, et puissent venir à cet endroit _dans l'ancre du capitalisme. Je pensais qu'ils y allaient juste pour boire des coups et célébrer le fait que c'était le dernier jour de cette fête.. mais en fait pas du tout, c'était complètement sérieux.

Seba, qui était le candidat du Linke pour Bremen aux dernières élections, Elisa qui est également encartée au parti, Marcel qui a ce projet d'habiter la cabane de Jenny pour retrouver un mode de vie alternatif plus archaïque. Tous les trois sont des adeptes des débats dénonçant les dérives de la société capitaliste : « *notre société est tellement capitaliste, on est comme des moutons* ». Il y a quelque chose qui ne fonctionne pas entre les parcours de vie de ces gens-là, leur volonté, et le fait qu'ils soient ici, entourés de cette foule, dans ce lieu symbole de la sur-consommation.

On les rejoint donc, d'abord au WILDE MAUS XXL, et puis après à INFINITY, un « jeu d'attraction » où les gens sont retournés dans tous les sens. On les regarde donc y participer avec admiration et plein d'étonnement par rapport au paradoxe de la situation. Comment est-ce possible ? J'essaye de leur parler, mais je ne réussis pas à arriver au point où ils pourraient m'expliquer le pourquoi du comment. Ils semblent tellement excités que j'ai l'impression qu'ils avaient pris de la drogue.



Le Freimarkt

Elisa « c'est GÉNIAL, c'est ÉNORME, on fait ce jeu aussi avec de l'eau ! Dans la file d'attente, tu es sur des plaques qui bougent comme ça tu ne t'ennuies pas, c'est FANTASTIQUE ». Elisa, je la connais beaucoup plus déprimée, assise en fumant dehors, dissertant sur la vie et son absurdité. Mais là elle s'est déchaînée, sur-enjouée, grisée par ce qu'elle venait de faire. Marcel pareil, Seba aussi. J'étais à la fois contente de les voir comme ça, et en même temps confuse.

Le parc d'attraction du Freimarkt semble donc être un espace pour se reconnecter avec son corps, ou plutôt un lieu pour consommer (en partie) de l'adrénaline⁽¹⁾.

Cette expérience hyper-sensorielle devient une pratique pour s'émanciper et se désinhiber de toute la frustration et l'ennui subit dans la routine du quotidien. C'est une manière de se reconnecter avec ses sens, mis à distance par la lassitude urbaine.

*« L'expérience métropolitaine [...] se traduit à la fois par un accroissement de la nervosité et par une diminution des capacités sensitives. Simmel note qu'au plan physique, l'hyper-excitation entraîne d'une part une hyperesthésie, l'accentuation malsaine de l'impact de toutes les impressions, et de l'autre une anesthésie, une diminution tout aussi malsaine de la sensibilité. » Ces deux tendances, apparemment opposées, traduisent la lassitude ou la neurasthénie de l'homme moderne [...] »*¹*

Les infrastructures du parc d'attraction deviennent donc des outils de plaisir pour résoudre cette neurasthénie. Le lieu du parc d'attraction mute donc en pôle fonctionnel. On y va pour se lâcher, pour tout sortir et pour oublier le temps d'un instant un certain mal-être quotidien. Cela commence par la projection du lieu, par le désir d'y aller, par le soulagement qu'on espère pouvoir y ressentir. On ne fait donc pas attention à ce qui nous entoure, on y va pour consommer et on en repart après pour reprendre notre vie de routine.

⁽¹⁾Adrénaline

Larousse : Substance jouant un rôle d'hormone et de neurotransmetteur, sécrétée par les nerfs végétatifs sympathiques et surtout par la glande médullosurrénale. (L'adrénaline accélère le rythme cardiaque, augmente la pression artérielle, dilate les bronches et les pupilles, élève la glycémie.)

*¹ préface de Philippe Simay - Georg Simmel - *Les grandes villes et la vie de l'esprit*



Wilde Maus et Infinity, jeu du parc d'attraction du Freimarkt

Le Freimarkt devient alors lieu exutoire. Il est l'excuse d'un rituel traditionnel manœuvré par le système consommateur capitaliste. Cet environnement superficiel est tellement en rupture avec son entourage qu'il en devient hétérotopique⁽¹⁾.

En effet, le Freimarkt pourrait configurer dans « [...] ces espaces différents, ces autres lieux, une espèce de contestation à la fois mythique et réelle de l'espace où nous vivons », où celui-ci créerait « un espace d'illusion qui dénonce comme plus illusoire encore tout l'espace réel, tous les emplacements à l'intérieur desquels la vie humaine est cloisonnée »*².

Dans ce parc d'attractions Brêmois, le temps est absent, remplacé par l'inexorable spectacle de l'hyperstimulation des sens. Effectivement, « les hétérotopies sont liées, le plus souvent, à des découpages du temps, c'est-à-dire qu'elles ouvrent sur ce qu'on pourrait appeler, par pure symétrie, des hétérochronies⁽²⁾ ; l'hétérotopie se met à fonctionner à plein lorsque les hommes se trouvent dans une sorte de rupture absolue avec leur temps traditionnel »*²

Ce lieu déconnecté, absurde, propice au choc existerait alors comme un des moyens de survie de la jeunesse urbaine allemande.

⁽¹⁾Hétérotopies

Vient du grec topos signifiant « lieu » et de hétéro signifiant « autre », donnant « lieu autre ». C'est un concept créé par Michel Foucault.

Larousse: Présence d'éléments anatomiques, en eux-mêmes normaux, en des points de l'organisme où ils n'existent pas normalement.

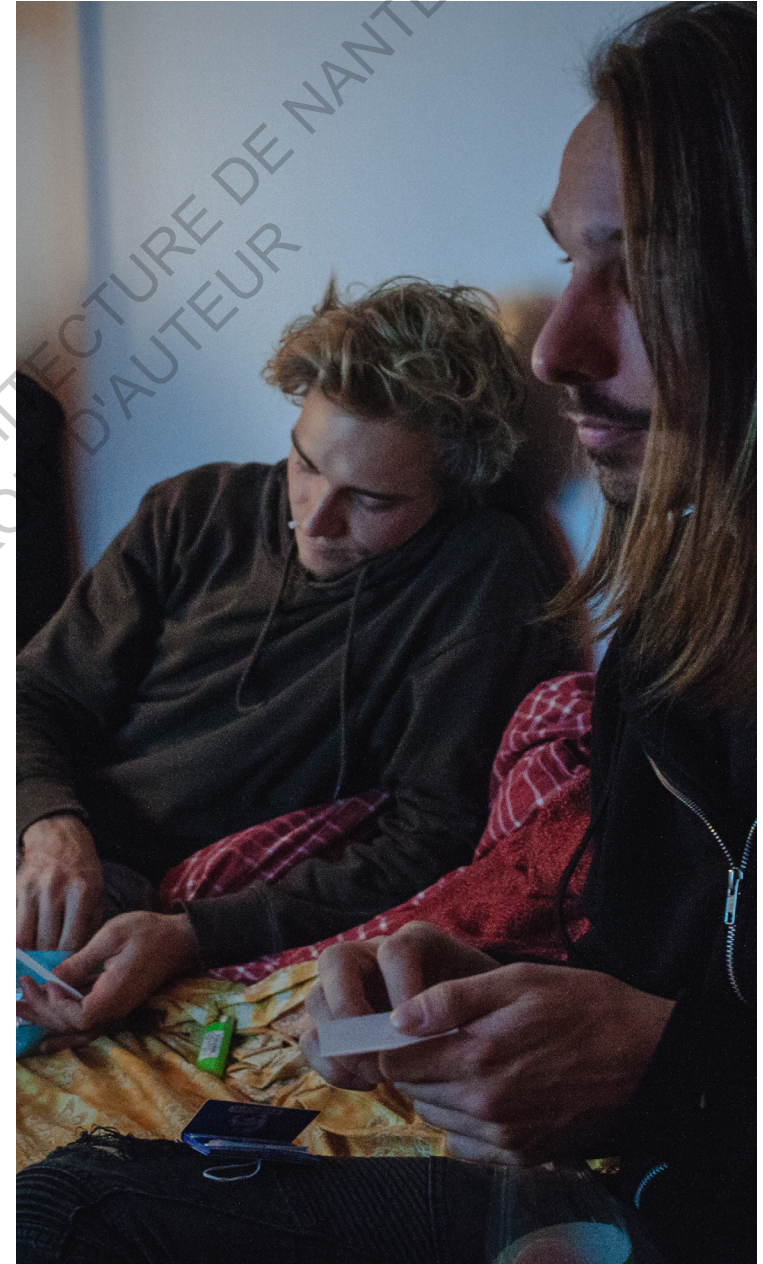
⁽²⁾Hétérochronique

CNRTL: Qui appartient à une chronologie différente.

*²Michel Foucault, conférence de 1967 intitulée « Des espaces autres, Hétérotopies »



Jenny



Merlin et Seba, dans la chambre de Merlin

LES ITINÉRAIRES

Les itinéraires s'inscrivent dans le journal du mémoire, mais y fonctionnent cependant comme complémentaire. Lors de mon enquête auprès de mes colocataires, j'ai voulu mobiliser ce que j'avais initialement appris au semestre d'Estuaire2029 à l'ENSA Nantes. En annonçant à mes colocataires qu'ils étaient les sujets de mon mémoire, j'ai profité de l'occasion pour leur proposer de faire des itinéraires. Je leur avait présenté cette pratique en donnant comme consigne de devoir m'emmener à un lieu dans Brême qui est important pour eux. Ce lieu pouvait avoir un affect négatif ou positif et l'itinéraire ne devait pas excéder une heure. Plusieurs colocataires étaient motivés à cette idée : Hivi, Matthias, Elisa, Seba, Jenny, Merlin – ce qui m'enchantais.

Cependant, je n'ai pas atteints mon objectif. Après les deux itinéraires fait avec Hivi et Matthias, je me suis rendue compte que cet outil ne donnait pas de matière à mon propos, car ils étaient moins eux-même. Pour connaître leur histoire de vie, il était préférable que je passe du temps au sein de la colocation, que je leur parle de manière désinvolte, en tant que colocataire.



Bürgermeister-Smidt-Straße, Bremen

04 NOVEMBRE

Ce premier endroit marquant de Brême - Itinéraire de Hivi

On s'est donné rendez-vous à 15h à la colocation. Je l'attends, assise sur un des fauteuils de l'entrée. Je la vois faire des aller-retours entre sa chambre et l'entrée, en me disant « *I'm coming, I'm coming* ». Elle a l'air très motivée, et se prépare comme si on allait à un événement important, ou comme si j'étais son 'renard'. L'attention qu'elle portait à son apparence apportait une certaine sacralisation à l'itinéraire. Je voyais pourtant ce principe d'itinéraire comme léger et modeste.

Charlotte_ *So where are you taking me ?*

Hivi_ *It's the first I remember when I came to Bremen, 4 years ago. That's when I arrived here, and I had the interview with you guys, I remembered the road where I worked - cause I worked here 4 years ago, just a short time but I worked here- so I think right now that's the only place I bounded to.*

_So it was a place where you worked ?

_No, yeah, yeah. I worked for WorldVision. And I, simply I just talked to people and gave them information to donate monate . That was what I did.

_Was it the time you told me about that you exchanged stuff on the street for charity ? Like you started with a candle and ended up with a smartphone.

_Yeah, well that was the time, but with the candle it started in Berlin. But yeah, then they split us up - all the people who were there- and I came to Bremen. So it's kind of important that I tell you that I'm coming back after.. cause I really liked the city when I was here.

_What did you liked about it ?

_ I just.. I don't know, I just liked it, I felt comfortable here. But I thought I'd never come back to Bremen cause I thought : there's nothing really special in here, so why should I come back ?

_...and then you find your studies about International Politic management here

_Yes ! I searched all studies in Germany that I would like to do. And the only city was Bremen. And so I applied to the Hochschule.

_I meant several people who moved from south, from Berlin to here

_Yes it's because it's very international here

_It's funny because when you think about Bremen, when you compare it to Hamburg , I would say that Hamburg is more international you know

_ No it's not. It's crazy but it's not. For sure you've got more companies there, but for studying or ... ?.. it's more international here. I just hoped that I'd have got like opportunity to study here so it happened.

_So, how long have you work there - to this place you're going to show me

_It's not a specific place. It's a place everybody knows. It's normal in kind of way, but for me it's full of memories. I think you can guess where it is ?

_Train station ?

_In front of it, in the park



Itinéraire de la colocation à la gare

_ I wouldn't have guessed ! And what is connected to you there ?

_ When I started to do this job, before I broke with my first boyfriend. I was in a relationship with him for 3 years. And I was very young, very naïve, a bit shy. I came into this group - and these people were all so open-minded, so extroverted, so full of everything. So they kind of helped me without knowing they helped me. Cause, it was a short time that I worked with them, only two weeks, but it kind of felt.

_ Like family ?

_ Yes exactly! Because we were sleeping at the same place.. we ate together, we drank together, we worked together. And I worked here ! All over here. Because we didn't had specific place, we just had information folders. We were just walking there and there. And I even remember that this building was not there. On the right side, constructioned on. And on this place I sat and I talked to people and it was also the place where I realised that I didn't wanted to do this job anymore.

_ Because people where not nice or.. ?

_ No, not even about that but it was more that, we received so much money and had really nice flat. It wasn't even flats it was houses. And for me I didn't like.. I couldn't really look into people's eyes and tell them that the money's really going there, where they really need helped. Cause we got so many benefit, so many food, we had really nice cars and all the time. And I asked myself "how is that possible ?" Cause if you go to « Sixth, car-renting » and you rent a car spontaneously, you have to pay at least for one day 150 euros. How was that possible to rent for so many people ? And after I couldn't trust myself I thought other people couldn't either so..yup. But it's really funny, cause I remembered everything, we walked to this street to get to the car everytime. So when I cam ehere for the interview I just walked thisway. And I even remember about the house next to the tram station [of die Zukunft ndr] painted with white, like the ship. I remembered how I walked there, and to get to the big street, and I tried to go to Mac Donald's. And I knew that the first time I knew I was like « wow, so shitty trafic, it's so difficult to go from one side to the other side ». So yeah, I didn't felt like it wasn't a very completely different place to me.

Dans l'itinéraire, elle m'a montré cet endroit commun, cet endroit de passage : la place devant la gare. L'itinéraire a duré 9min, et j'ai pu ressentir son empathie avec la ville par l'affect des souvenirs qu'elle m'a communiqué.



Place de la gare, Brême

09 NOVEMBRE

Cet arbre, dans cette rue du quartier Viertel - Itinéraire de Matthias

Même rendez-vous pour Matthias, à la colocation, mais à 18h. J'arrive à la colocation, et je le croise, 10 minutes avant. « On y va du coup ? » me dit-il avec empressement. Matthias est quelqu'un souvent en retard, se montrant souvent de caractère flegmatique et d'humeur flâneur. Je fus alors très étonnée de le voir se hâter pour ce rendez-vous itinérant que nous avions pris.

Au moment d'enregistrer le son en sortant de la colocation, il me dit d'attendre et de ne commencer à enregistrer qu'au point de départ d'Herdentor « *Je préfère commencer l'itinéraire à Herdentor [...] commencer l'histoire à partir de là.* »

Matthias_ It's till 5-10 min to walk there... I don't know, should I describe it before hand or.. ?

Charlotte _ Yes ! Where are you taking me ?

_ It's a little street and surrounded by old buildings, beautiful old buildings - you can actually find all of those streets around the old part in bremen. But this particular street has a huge tree at the end of the road. Just standind there at a middle of a junction. And there's a lot 'Kopfsteinpflaster' [showing the pavements]

_ When I asked you to do this itineray, you told me that had this place in mind - you had a place straight away in mind. Because it was a place you were usually going next by ?

_ Yes, well I used to live close to that place and use to work in a bar at the train station and most of the time I just walked the way back and for. When I was always coming back from work, I was always coming back by this street. It's not like it's connecting to a lot of memories or something it was just my usuall way to do/ go everytime because.. I find it.. I don't know so nice and beautiful... and.. yeah. It's hard to describe the actually heal of it, maybe it's easier to see it.. it has a long straight road and huge tree at the end. It makes it somehow special.. for me. And during the winter time, there is a christmas market here in Bremen, they used to decorate it with colorful lights.

_ Is it going to be like this now ? Or is it too early ?

_ I guess it's too early. But you'll probably can have a glance in a few weeks.

_ ... This walk is kind of funny for me, cause it's really disconnected with the city. Because you're taking me to this place because you were living there but you didn't do..

[...] was it fonctionnal in a way ?

_ Well it was fonctionnal, yes, because it's the shorter tracks. But there would have been a shorter one. But I chose this one because I liked it. I don't know. Walking along this park, and this huge place there.. I don't know, now that I look at it it seems a little bit cold.

_ Cold ? Like what ?

_ I don't know. This place there, it's not the most beautiful. Especially this building. Sim always brag about this building because it's like « okay, we have money for 3 stores buildings, but we actually have 4 storages : what can we do ? » [laughing both ndr] and then we just build those pilones, and put it on. It's just so fucking stupid, I mean if they at least use that space but this is just.. I don't



Itinéraire de la colocation à Viertel, rue « Beim Steinernen Kreuz »

know, it's not even nice to look at it !

_So if you were an architect, of this building, you would have made a big one ?

_I don't know...but a smaller one would have made it weird, but, still.. those buildings are from the time where, I don't know, there were a weird sens of architecture. Yes, and as we go farther this way there's going to be old buildings. Not the most beautiful you can find in Bremen but I like it.. the appeal of it.

_Appeal of what ?

_Of the street we are going to go.. we're almost there already. Oh and funny story, those little « purs » they are everywhere and one time I ran into one.

_On a bike ?

_No, no just by foot by I wasn't paying attention it was dark and I crushed into it.

_Yes, because it's quite dark here, quite calm and quite dark

_Mh-mh [amused]

_And do you remember the first time that you took this walk ? Or like the first times?

_It's really hard to tell. I think eventhough if I wasn't living in Viertel I maybe took this walk already a few time because it was such a fast a direct way.

[...]

_I've got MY idea about this street, and this walk but first time you actually discovered this, what were you expectation ?

_I think in a first place it was just to find a fast road from the main station to Viertel. I think I only discovered that I actually liked it arrived later. So that's somehow where it's start but the real view is the junction over there. So you've got some old buildings and there are not the most beautiful but, combined with the flooring..

_Seems like an other city in a way

_Oh somehow. And it's weird because right next to it there's the other Wallanlage. So there's water and this little parkish-thing. But I always chose to walk here.

_Because it was the quickest one?

_No idea, the other route is going somehow parallel but in a little curly way. So yes, it's a little bit faster but yes, I don't know, I like it. And, there you can see the tree. Oh no, it's not, I'm confuse. But this part starting from here. Okay the other tree is the other one at the end. They use to decorate it like this one in winter times. But yeah. So that's the place !

I don't know.

_When was it when you were working at the train station and living in Viertel ?

_Hum, about a year ago. And when I moved to Viertel it was 3 years ago and lived there for 2 years. But yeah. So this big tree over there. Soon it's goona bit decorated like this one I guess.

_It's nice. And can you tell me about why you like it. It can be like when you take a picture and really focus on what makes you fell, or what interesting you, or what makes you curious about it you know.

_So, from a photographic point of view, the floor it always reflects lights really nicely- that's what I like about it. If you just look at it, it seems like it's a little bit wet, even if it's completely dry. So that somehow catches the mood of the light and the light is really warm

_It's like the path is lighten

_And hum with the car lighting all the time - probably would make a nice picture as well. [taking the picture] Well.. it's dark.. I don't know. [...] I those two restaurant, well I've never been there but,

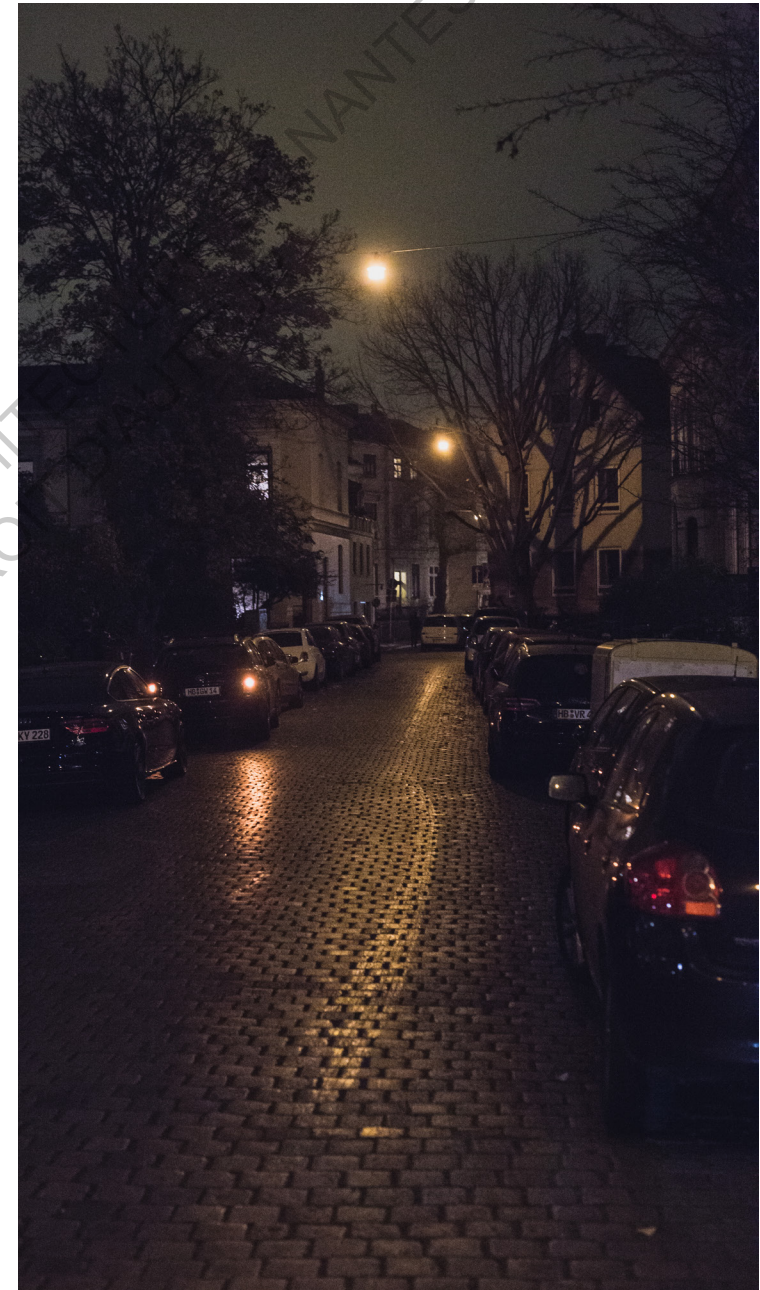


Photo prise par Matthias le jour de l'itinéraire, rue « Beim Steinernen Kreuz » dans le quartier Viertel

they serve nice food.

_Is it expensive or.. ?

_Yes, it's expensive yeah.

_Is it like this in the Viertel ?

_Well in the smaller road near by the main roads there's always those somehow fancy stores... Oh, an other thing I like about this street, I'm not religious or anything but I like ancient stuff standing around I guess.

_Like a statue ?

_Yes. The road is even name after this cross. It's something with cross and get-way. It's called « Beim Steinernen Kreuz », « a stone-cross ». It's the name of the road.

_It's that's weird that's the cross is not..

_Yes it's like a little detail somehow hidden between it. You won't really notice it. I think it took some time for me as well till I actually saw it. It never really drew my intention so much that I wanted to find out more about it. But I like it as a little detail. I mean right now, the tree looks quite sad without any leaves and any decoration. I just like they.. i don't know.. left it there.

_In front of a facade ?

_Yes, in front of a facade, in front of this junction. But somehow this all street were preserved.

_Preserved, like they didn't really moved anything like the statue, the tree ?

_Yes I mean, if you look at this building, it's in contrast to the other one around cause it's not as old. And still they left the tree in front of it. I mean at some place they had to rebuild this, this house.

_Maybe they had a very important stuff with this tree. Maybe this tree was the Mayor's tree

_Maybe they just liked it as well. And on top of that I like how they install the light. That it's one side of the street to the other. So it's not just lanterns but somehow just hanging there. I mean, standing so closely it's not that beautiful but I just like the appeal of it.

[...]

_But you don't have the same feeling as if the tree would have leaves

_Yes I mean it's just beautiful as well, cause it's hiding the ugly building behind it

_I don't think it's very ugly..

_And it's really a short road. It's start overt there and it ends here already. Guess it's the shortest road in Bremen. Yeah...

_I like the shadow of it, the shadow on the facade. But I kind of like this building too, I mean it could be like a reference point

_You mean with the Girafe ?

[...]

_Oh yes, I haven't seen the little girafes on the street art stuff.

[Matthias is taking a picture of me]

_This place is changing as well. Right over there they used to be a little store where they refurbished stuff. They just used junk and made art of it or repaired it and sold it again.

_And what's changing about this place ?

_This place close somehow and there with the fancy restaurant, they used to be one of them and.. then they opened another one right next to it. I think it's the same owner. This is more and more fancy stores and restaurants ... ?... now.

[walking around the tree and it's little place, there is abandoned objects]

_It's like a little flat here ! Okay, I've got little questions : what do you think about Viertel, what do you

think about the people there ?

_Well, till I moved to Bremen it changed a lot. It used to be back in the 70s I guess a place for.. I don't know there were a lot of drugs, and lot of homeless people. But hen in an other hand, a lot of young people interested in culture, there were a lot of creative people coming there. I mean, it's beautiful. There's a high density of old buildings there, and lot's of bars as well. I mean there's no other quarter from here that has such a high density of bars in it. That might always somehow attracts people during the night time. Yes so, and I moved there 3 years ago. It was already expensive. There were some change going on already cause there was some complains about people that it was too loud and probably people moving there 30 years ago. They witnessed all this changed and at some point those creative young people got older and wanted to settle, and it was too loud for them.

_But there weren't new young people ?

_Always, of course, always young people as well. But as it always those quarters that are attractive young creative people, at some point it becomes I don't know, like a trend or « the place to be » so you actually want to move there. So the rent go up, and yes the younger creatives can't afford it anymore and on the other hand there's always more stores and restaurants adapting in the change and people. So by now, I don't know, so many expensive stores. Just, in the year I moved out there's I think like ... pff.. 3 or 4 new fancy bars opened up. The thrift shops got more expensive.

_Really ?

_Yes ! The one we went, when we went upstairs, I think it opened one and a half year ago. Yeah. It's just all adapting to the people there. There's a lot of people, I mean, there's still a lot of young people, young people with money. So, they can actually afford all this stuff, and they want this stuff around them.

_But why do you think it became expensive ? Like, it's always my question about some place of the cities. Because you have the creative, young people, as you said, and what about I heard it was more alternative stuff and rent was not so expensive, and there were places to stay and all. So how did it became from young creative people to people here with money ? What I'm asking myself is, what is the real point of it ? How did it started it ?

_Well, I think it's just the nature of capitalism. Because it's a free market somehow. The more people people they are actually want to leave in Viertel, the highest the rent goes. And if the rent rise so it'll just mean that there's only people with money who can afford it. So there's people who actually have enough money to pay those rent and of course they are willing to pay more for other stuff as well and they somehow want this as well somehow.

_It's like it became famous. It's a gentrification.

_I mean, it's quite slow here in Bremen, and that's a good thing. But it happens, and I could already witnessed it over the 6 years leaving here now.. or maybe 7 years.

_Like for example the opposit of it ? Because you said Bremen is going quite slow so which city would be very fast ? Hamburg ?

_Hum Berlin. For example, it's developping really fast and there's always a new hip and trendy quarter where all the people are going and, yeah with time it just raises the rent. I think that's just a problem because you somehow loose diversity in city quarters if it's a free market because the rent will always go up and people with less money are forced to move to the suburb or something.

_I'm still wondering about why places are getting famous. You know why these places ? Because before that it was not that famous right ?

_No, no it was even a place where nobody wanted to go. Because there was so many.. it was just a really bad place. I mean there were a lot of bars but they sold a lot of drugs. It's still like that nowadays, but it used to be worse and just.. I don't know.. like a really poor place. I don't know the complete history of it.

_So yeah, I know places like this in France, and always wandering : so this place were very dangerous in a way and why it became famous and wanted to live there. Like, what was the thing that changed it. Because you said « it's capitalism » but how can you explain it ?

_I think it has to do with cultures developping in some city quarters because there's, I don't know if.. you ... when it was still poor and cheap place... with a lot of potential.. I don't know, I think it's just young creative people creating culture somehow. And that's always attract people. I mean there's still the huge theater in Viertel. So there were always those like two worlds colliding with each others. Yeah... I think that's about culture somehow.

_[...] We are right now in the habitants places, but there 2 min of walks, we are in bars and restaurants and it's very active and all and it's so weird that's it unconnected in a way. That you don't have shops and stuff from the central.

_Yes. But if you live here, you have all the stuff you need all around you. And when I was living here I was hardly ever moved to an other quarter cause everhting I needed - cheap shops, there were supermarket, markets on almost every week days and lot of bars. So if I want ed to go out I might have just step in front of the door. It's front of the Weser as well. So yes, I think it's more astonishing that actually used to be a bad place. I mean it's really in the middle of Bremen, it's nice to look it and good connected and somehow, yeah. I think it was just natural to go that way. I think it was just natural to go that way. And I actually saw it from the outer parts of the Viertel. Because it's, like here it's very quiet. Okay, you can hear the tram [tram passing by at the same time ndlr] but if you some meters to this direction and this direction then it's really quiet and I guess a lot of people moved to those parts, and those parts were quite expensive, all along. And, yeah, it's just a bit cheaper at the street cause it's quite noisy and there's a lot of people.

_Can we walk ?

_Yes sure. Where should we go ?

_Hum, I don't know. This way ?

_Okay. That's funny as well because I think there's a wagon-platz somewhere over here. Like a... was it this street or the other one.. Like a parking lot with a lot of those wagons where people are living in. Like the place Josef lives at.

_Ah there's a place like it here ?

_Yes, well it's really small but it has to be somewhere, either this or this other street. Yeah, and it's one of this little thing surviving in this more and more gentrified part of the city. And there's old bars that existed for ages now - no, it's the wrong street..

Not finding these parking lot afterwards.

Cet itinéraire ne s'est pas déroulé comme prévu, et Matthias avait l'air déçu de ne pas pouvoir m'apporter toutes les réponses qu'il pensait que j'attendais. Même un mois et demi après, en reparlant de cet itinéraire, il m'a dit dans une conversation de 'chat' sur Telegram, sans que je lui demande . *« Je pense que cette histoire de culture n'était pas vraiment au point. J'avais du mal à expliquer. »** C'est comme s'il n'avait pas abouti à quelque chose qu'il espérait.

Car lors de l'itinéraire, Matthias était dans la conscience verbale. Il a cherché à décrire le plus possible cet endroit qu'il aime, où il m'a emmené. Il le décrit architecturalement, ne parlant pas des gens qui y vivent et de son histoire à lui. Je me suis moi-même laissée aller dans la conversation de la description, oubliant mon rôle d'investigatrice. Puis, en reprenant conscience de ce que je cherchais chez lui, j'ai dû lui poser la question directement pour obtenir plus d'informations de domaine social. Je suis alors passée d'un entretien semi-directif caché dans un entretien directif, à un entretien complètement directif. Ce qui n'a pas résolu le problème, car la conscience verbale qu'avait Matthias s'est déplacée du domaine architectural au domaine social. Il m'a donné la définition de gentrification, sans me parler de lui et sans poser son vrai opinion.

**«I think this culture thingy was not so much on point. Had trouble explaining »*

JEUDI 16 NOVEMBRE

Le virtuel l'emporte-t-il sur le réel ?

Retour de France où j'ai passé un court séjour. Retour donc avec distance. Retour étrange à la communauté. Des bonjours un peu distants et des bonjours très accueillants. Il y a quelques personnes dans la cuisine : Sven, et un ami qu'il héberge, Jenny et Matthias. Dans l'atrium ? Personne. Dans le couloir, personne.

Les espaces de la colocation changent de temporalité avec l'hiver, avec le froid. Les espaces de rencontres souvent « squattés » deviennent moins fréquentés, et moins prévisibles – leurs utilisation est plus irrégulières. Ce qui crée un rapport à l'autre finalement différent. Dans la colocation « Die Zukunft », on utilise l'application de messages « Telegram » où on a un groupe de discussion collectif. Là, c'est presque toujours toute la colocation qui est présente, mais virtuellement. On se retrouve alors par messages, en se donnant rendez-vous. On attend les gens dans la cuisine, l'atrium ou l'entrée, on s'y donne même rendez-vous. L'atrium est tellement un endroit phare de rassemblement qu'il exclut finalement certaines personnes. Les non-fumeurs n'ont pas l'occasion d'y aller et de se confronter au froid. Ils ne font pas partie du rituel qui consiste à trouver une place sur les deux petits canapés et de capturer un plaid.

Le nouvel arrivant, Michael (arrivé il y a 1 mois maintenant) avait du mal à s'intégrer à cette vie communautaire. Ce qui semble tout à fait compréhensible, débarquant dans cet espace avec 13 personnes à rencontrer d'un coup. Il a pu se rapprocher de certains colocataires quand il a commencé à aller dans l'atrium, bien qu'il ne fume pas.

Entre la vie réelle en communauté avec les discussions et les rencontres improvisées dans les couloirs du « Zukunft », et entre la vie de groupe à travers le prisme de l'application Telegram, j'avais l'impression de vivre deux vies, d'approcher une même réalité par deux perspectives différentes.

Sauf que pour se demander quelque chose quotidiennement, on s'envoie plus facilement un message qu'on toque à la porte de l'autre. En fin de compte, est-ce que le virtuel l'aurait emporté sur le réel ? Le numérique devient, et incarnerait les nouvelles interactions sociales ? Bernard Stiegler, pessimiste et très critique sur l'époque dans laquelle nous vivons, donne sa définition de 'la disruption' :

*« La société automatique et réticulaire devient par là même le facteur planétaire d'une colossale désintégration sociale. Ce pouvoir automatique de désintégration réticulaire s'étend sur la Terre à travers ce qu'on appelle depuis quelques années la disruption. La réticulation numérique pénètre, envahit, parasite et finalement anéantit les relations sociales à sa vitesse foudroyante, et, ce faisant, les neutralise et les annihile de l'intérieur, en les prenant de vitesse et en les phagocytant. [...] Transformés en fournisseurs de data, [...] ceux-ci [les individus] s'en trouvent dés-individualisés par le fait : leurs propres données, qui constituent aussi ce que l'on appelle [...] des rétentions⁽¹⁾, permettent de les déposséder de leurs propres protentions⁽²⁾ – c'est à dire de leurs propres désirs, attentes, volitions, volonté, etc. »**

⁽¹⁾Rétentions

Ce que l'on retient, ce qui forme les souvenirs (concept par Husserl)

⁽²⁾Protentions

Ce sont les attentes sous toutes formes (concept expliqué dans *La société automatique* de B.Stiegler)

Pour lui, l'ère numérique tend à prendre la place des relations sociales, pour finalement les anéantir. La culture sociale est remplacée par la culture numérique. Les individus deviennent des fournisseurs data, où leurs souvenirs et leur attentes sont collectés comme données. Les individus sont donc réduits à des nombres. Ils fonctionnent désormais de manière automatique, ne laissant aucune place à l'improvisation et au processus humain.

Cependant, on peut apporter une nuance à la définition critique et pessimiste de Bernard Stiegler. Dire que le processus disruptif anéantit toutes les formes sociales me semble trop fort.

En premier temps, le numérique n'écrasera pas toutes formes sociales mais pourrait les solliciter, les mobiliser, bien qu'il ne faille pas nier son influence dans nos modes de vies.

Dans une topologie du quotidien, Georges Teyssot offre une autre perspective de Stiegler, moins pessimiste : « *Aujourd'hui, notre expérience quotidienne est effectivement caractérisée par la notion d'un virtuel, « la réalité ambiante », une expression qui évoque la capacité de rester en contact avec des personnes de façon régulière [...] Néanmoins, au lieu d'une progression de l'individualisme, que cer-*

⁽¹⁾Rétentions

Ce que l'on retient, ce qui forme les souvenirs (concept par Husserl)

⁽²⁾Protentions

Ce sont les attentes sous toutes formes (concept expliqué dans *La société automatique* de B.Stiegler)

*tains s'accordent à lier à l'utilisation d'Internet, quelques sociologues trouvent de nouveaux types d'attraction et d'attachement, capables de solidifier des groupes, tout en croisant de vieilles barrières, un phénomène qui pourrait être qualifié de néo-tribalisme. Une fois de plus, ce qui semble en mesure d'émerger serait une série d'interactions, [...] restituant peut-être à la notion d'esthétique sa signification originale, celle des émotions partagées. »**

En effet, la colocation peut être parfois vide et morne, mais dès que l'on lance l'application Télégram, c'est un autre monde qui s'ouvre : on se pose des questions, on demande des conseils, on se fait des blagues, on partage des photos souvenirs...

En deuxième temps, le numérique n'empêchera pas la formation d'interactions sociales dites « réelles ».

En effet, dans cette époque disruptive, je pense que l'individu développe ses propres réponses pour exister face à ce phénomène d'accélération, ce bouleversement, à cette absurdité. Les individus manifestent l'envie de rassemblements spontanés, de surprises, de décisions improvisées.

Je pense à Johannes qui suggère des petits concerts dans sa chambre certains soirs de semaine. Je pense à Merlin qui propose une discussion dans sa chambre, un dimanche après-midi, sous le thème : *« Qu'est ce que l'hiver nous fait/apporte ? »*. Je pense à Sven (non fumeur) qui décore la porte vitrée de l'Atrium de guirlandes lumineuses – afin que les fumeurs aient de la lumière et ne soient pas plongés dans le noir. Et enfin à Michael qui lance l'idée des jeux de sociétés dans la salle de séjour.

En fin de compte, il y a une tentative de la part des colocataires de vouloir être en lien, de ressentir l'esprit de partage et ainsi alimenter la communauté. Ils expriment alors leurs protentions et rétentions, cherchant le contact avec les autres colocataires – de manière spontanée.

*George Teyssot, une topologie du quotidien, chapitre « fenêtre et écran »

VENDREDI 17 NOVEMBRE

Soulagement

Merlin m'apprend qu'il a réussi sa soutenance de mémoire de licence qu'il a passé le matin même. Et qu'il a 6 semaines de vacances maintenant. Il est soulagé de ne plus avoir de stress continu. Il m'apprend qu'il arrête ses études. Il me dit que de toutes les manières il n'a pas été accepté dans le master qu'il voulait parce qu'il n'avait pas fini sa soutenance à temps. Il est content de ne plus suivre cet enseignement qui *« finalement ne parle jamais de l'humain ou vraiment de l'environnement alors que c'est un master de biologie marine »*.

SAMEDI 18 NOVEMBRE

Justification

Ce week-end je pars à Berlin. En rentrant de soirée, dans le tram, Hivi commence une conversation avec un inconnu. Il nous renvoie assez rapidement *« Mais qu'est-ce que vous faites à Brême ? Berlin c'est carrément mieux ! »*

A une soirée, je rencontre des amis d'Hivi, dont Robert. On parle politique, et il me témoigne que *« Merkel elle fait quand même des choses bien, elle est pas si mal que ça, même si elle coupe pas mal de social. Elle permet le financement de recherches scientifiques par exemple.. »*. C'est une des rares personnes qui, dans mon entourage allemand, me parle positivement des actions politiques de Merkel.

Il y avait une façon dans la manière de parler de Robert qui cherchait une certaine justification, comme s'il avait besoin de se rassurer. J'ai retrouvé dans cette rencontre la nécessité de devoir chercher et trouver des réponses positives. Cela m'a fait pensé à Matthias, qui m'avait communiqué que *« le fait d'être un parti politique chrétien, ça rassure les gens, car il touche une communauté qui a besoin d'être rassurée sur toutes les questions de la famille »*.



Elisa - salle de séjour



Hivi, dans l'atrium

DIMANCHE 19 NOVEMBRE

Instabilité

En rentrant de Berlin, je retrouve mes colocataires à tour de rôle dans l'atrium. Je débute la conversation avec chacun d'eux autour d'une cigarette. Comme toujours les entretiens avec mes colocataires se commencent dans l'atrium en fumant. J'ai envie de savoir où ils en sont, et je sais que c'est l'endroit propice pour parler.

Merlin me dit qu'il a bel et bien quitté ses études et qu'il a pleins de projets en tête : « *prendre plus de temps pour moi-même et pour faire les choses, trouver un petit travail à mi-temps en tant que serveur par exemple pour quelques mois, et puis m'inscrire au Jobcenter pour avoir de l'argent* ». Il me dit aussi qu'il planifie de partir en voyage pendant 1 à 2 ans avec sa copine Yolanda, ou commencer des études de philosophie, pour devenir professeur au collège de philosophie et biologie. Il veut devenir professeur pour changer la manière de transmettre et, « *en Allemagne, l'enseignement est assez libre d'accès* ».

Dans ses gestes, dans son regard, Merlin avait l'air désorienté. Dans sa voix, dans ses mots, il cherchait de l'excitation, de l'extase, il rêvait de sensationnel. Voyager. Je sentais son besoin de s'échapper d'ici, tout en étant là présentement. Je comprenais qu'il avait besoin de renouveau. Il semblait, en tant que jeune allemand urbain, 'enfermé' dans un rôle qui ne lui convenait pas.

La contradiction entre son attitude et sa parole exprimait une certaine instabilité dans son discours.

En effet, « *selon Simmel, le citoyen recherche des "excitations" "toujours renouvelées" une "satisfaction momentanée", ce qui se traduit par une "instabilité" qui se manifeste "dans le tumulte de la grande ville", dans la "manie de voyager" [...]. Kracauer relève lui aussi cette recherche permanente d'excitation [...]. Il y voit la compensation illusoire d'un vide intérieur par la recherche du choc, de l'extase, de l'étourdissement. Cette culture du divertissement, apparaît comme fondamentalement inauthentique.* »*

*Olivier Agard, la mélancolie de Kracauer, Le choc de Métropoles

Un peu plus tard, je vois Jenny. J'engage la conversation en lui demandant quelles études elle a fait, ce que je ne lui avais encore jamais demandé.

Elle me raconte alors chronologiquement son histoire : elle a fait des études dans le domaine du management événementiel/création de projet, puis s'est intéressée à la photographie.

Elle a finalement décidé de monter elle-même ses projets. « *Je n'aime pas le système, travailler au 'black' c'est mon action politique, ma façon de me rebeller contre ça, de ne pas payer pour la police etc* ». Elle a créé son projet du jardin et de groupe de soutien il y a 3 ans. Elle a reçu des subventions de la ville pendant 2 ans. Cependant, l'état lui a invoqué la volonté de ne pas continuer, par cause d'un 'besoin de renouvellement' . Elle a donc créé sa propre association, avec des financements de sponsor. Maintenant, elle a le projet de vivre dans sa maison, de payer seulement 150€/an. Elle veut continuer le dog/catsitting et le groupe thérapeutique au jardin. « *Et je vais pouvoir toucher une aide en plus par le Jobcenter avec ma maladie* ». Elle me confie qu'elle est autiste, et que sa maladie lui a été diagnostiqué il y un an.

Jenny appuyait le fait qu'elle était contre la gouvernance de l'état, et ce qui en suivait. De cette manière, elle exprimait sa position anti-libérale.

Elle m'a communiqué son besoin de manifester son désaccord par son mode de vie : son travail à mi-temps, ses mini-jobs, sa volonté de ne pas payer les taxes et sa petite maison qu'elle se construit.

Cependant, en ayant ce mode de vie avec ces emplois précaires, elle contribue au système qu'elle rejette: au néo-libéralisme qu'on voit se développer en ce moment. Elle est donc dans une injonction paradoxale.

Souvent, je la vois dans la cuisine ou dans l'atrium se plaindre, et je comprends que la vie quotidienne ne lui permet pas de palier au bonheur qu'elle recherche. C'est par cela qu'elle tend à exprimer sa liberté, en ne travaillant pas à temps plein, en n'ayant pas de taxe à payer à l'état, en ayant son propre habitat. Pourtant cette liberté qu'elle revendique la piège malgré elle : elle est enfermée dans un système de précarité qui lui demande de renouveler constamment son emploi. La liberté qu'elle voudrait se referme alors sur elle.

En dernier, je parle à Matthias. Il commence un nouveau travail demain à 8h. Il va travailler 50h/semaines pendant un mois dans un magasin d'impression numérique de photos et va donc toucher 3500€. « *Je vais pouvoir être plus tranquille avec ça, ça me laisse quelques mois d'économies après pour me concentrer sur la photographie.* » Après avoir parlé à Merlin et Jenny, je lui demande si lui aussi va s'inscrire au Jobcenter. « *Non je veux pas être dépendant du Jobcenter* » me répond-t-il « *Tu es obligé de postuler, de te rendre à des rendez-vous pour un job que le Jobcenter te propose.* » m'affirme-t-il. Puis il ajoute que de toutes les manières il n'a pas besoin de ça parce qu'il fait ses propres candidatures.

Matthias semble vouloir son indépendance, en ne souscrivant pas au Jobcenter, qui pour lui devient une véritable personnification de l'état. Ne pas en être assisté lui permettrait donc d'être libre de ses choix. Pourtant, sans se poser de question, Matthias passe d'un travail à un autre, jongle entre son statut indépendant, son emploi de contrat de courte durée et ses passions photographiques personnelles.

Le système disruptif est finalement 'en marche'.

LUNDI 20 NOVEMBRE

Temps, travail partiel

Matthias et Hivi commencent leur nouveau travail. Hivi a trouvé à « Al'eco », un magasin bio où elle a signé pour 3 jours/par semaines, calés entre ses cours à la Hochschule.

Jenny a reçu aujourd'hui un courrier du Jobcenter lui proposant de se qualifier en tant que contrôleur de ticket. Elle s'est bidonné avec Marcel, s'imaginant travailler dans ce milieu. La raillerie atteint son paroxysme quand elle remarque un prospectus attaché à la lettre pour les informations à propos de la formation obligatoire. « *Alors aujourd'hui, j'ai appris en cours "votre ticket, s'il vous plaît", wow !* » réplique-t-elle en se moquant. « *Le Jobcenter me connaît vraiment très bien !* » ajoute-t-elle avec sarcasme.

En entendant Jenny, je réalise que pour elle, le jobcenter cristallise les critiques et incarne l'état, le système, et plus largement les injustices subies, les frustrations ressenties.

MARDI 21 NOVEMBRE

Absence

Je ne retrouve presque personne ici, l'ambiance de la colocation a changé. Je croise seulement Jenny. « *Mais où est tout le monde ? Il y a personne* » me demande-t-elle. Je lui réponds en énumérant les noms de gens qui ont commencés leur job (à l'extérieur). Je me suis rendue compte à ce moment là qu'on était mardi, et qu'il était 15h. Et que Jenny avait raison, 'où sont-ils tous passés ?'. Souvent, on retrouve au minimum 3-4 personnes, à traîner dans la cuisine pour se faire à manger ou à parler autour d'un café. D'autres fument dans l'atrium, où passent dans les couloirs. Il est vrai que l'hiver a changé la temporalité de l'utilisation des espaces. Et depuis que Hivi et Mattze travaillent, que le semestre universitaire a bien commencé - les colocataires sont désormais occupés ailleurs.

Ce soir, on se raconte nos journées, comme d'habitude. Marcel s'est occupé du chiot dont Jenny (et Elisa parfois) ont initialement la charge. Il l'a emmené au magasin de chaussures où il travaille. Il nous dit en rigolant que le chiot s'est pris d'un moment de folie en courant dans tous les sens et qu'il a dû le pourchasser entre les rayons. Je lui demande alors la réaction de la clientèle, il me répond tout simplement: « *y a jamais personne au magasin. Souvent, je fais des siestes de 20 min !* »

MERCREDI 22 NOVEMBRE

Se rendre disponible: une survie à la condition urbaine ?

Je vois arriver Christiane dans la cuisine. Elle vient de rentrer. Elle me dit qu'elle a eu une journée épuisante. Elle s'occupe de surveiller et de s'occuper des enfants dans une école maternelle qui accueille aussi des enfants handicapés, autistes ou trisomiques. Elle ajoute que cela lui prend beaucoup d'énergie. Puis elle me raconte qu'elle travaille plusieurs jours dans cet endroit-là, et qu'elle donne aussi des cours d'éveil musical à des enfants. Tout ça lui rapporte 800€/mois. En parallèle, elle exerce une profession de masseuse et encadre des 'workshops' sur le travail du corps, sur la relaxation. Elle suit des formations à Amsterdam sur le massage tantrique. « *Je rêve de partir habiter à Amsterdam* » me confie-t-elle.

Ce soir même, elle a proposé une session de relaxation dans le jardin de la

colocation, devant le ciel étoilé, pour se reconnecter à son corps et relâcher toutes les tensions et les stress.

Ce moment de relaxation dans le jardin avec Christiane permettait de se connecter avec la nature et de se recentrer sur le corps. C'était un moment hippie, qui était finalement nécessaire: relâcher les tensions que nous apporte notre vie quotidienne. Car, dans ce quotidien, nous semblons tous fatigués, courant tous après le temps en ayant l'incapacité de le gérer. Ce constat d'épuisement du temps perdu exprime la frustration et le décalage qu'il y a entre l'individu et l'environnement urbain. Notre mode de vie urbain est finalement décalé des horaires naturels et nous demande un éveil et une productivité continue. L'innovation technologique a été conçue pour nous faciliter nos tâches quotidiennes, cependant elle tend à nous en rajouter et à accélérer notre temps.*1

Les sollicitations, et les pressions quotidiennes innombrables (qu'elles soient d'ordre familiales, sociales, professionnelles) s'ajoutent à notre condition d'urbain. L'hyperstimulation des villes (par les publicités, les enseignes, les vitrines éclairées des magasins) définit en premier temps par Simmel, prend d'autant plus de sens dans notre société actuelle, marquée par l'ère numérique. Celle-ci structure dès lors nos villes.

Dans *une topologie du quotidien*, Georges Teyssot fait un parallèle avec le numérique et les éléments historiques constitutifs de l'architecture. Pour lui, il y a eu une : « évolution des notions de fenêtres, de porte, de cadre et d'écran, avec l'apparition d'un nouveau terrain virtuel, ou de topographies numériques. »*2

Nous évoluons alors dans un monde fortement marqué par la diffusion hyper rapide de l'information, par la mondialisation par le biais d'un « interface homme/machine ». Teyssot énumèrent alors les objets de notre quotidien d'« européen » : « À présent, nos fenêtres sur le monde semblent être ces écrans multiples, portatifs et nomades : la télévision avec des écrans à cristaux liquides ou des vidéo projecteurs, les ordinateurs portables, les caméscopes, les appareils photo numériques, les appareils photo des téléphones sans fil, [...] et les smart phones, les écrans tactiles, les lecteurs MP3, les écrans de GPS [...], les consoles de jeu interactives dotées d'un détecteur de mouvement. »*2

*1 Voir documentaire Arte, « Chronobiologie, l'Homme et ses rythmes », de Sabine Kallwitz-Geißler, produit en Allemagne en 2012.

*2 George Teyssot - *Une topologie du quotidien* - Fenêtre et écran

Notre regard est alors sans cesse excité, dérobé. La rue même devient un lien qui cherche à attirer, dans le but de faire consommer. Ainsi, comme écrit Simmel dans les grandes villes et la vie de l'esprit, la métropole sollicite constamment l'individu, « elle [la grande ville] établit dès les fondements sensibles de la vie de l'âme, dans la quantité de conscience qu'elle réclame de nous en raison de notre organisation comme être différentiel, une profonde opposition avec la petite ville et la vie à la campagne ». Ainsi, « [...] au lieu de réagir avec sa sensibilité à ce déracinement, il réagit essentiellement, avec l'intellect, auquel l'intensification de la conscience, que la même cause produisait, assure la prépondérance psychique. »*1

Nous intellectualisons donc notre environnement comme pour en reprendre le contrôle. Nous conscientisons ce qui nous entoure en oubliant ce que notre corps ressent. L'ère du numérique c'est l'ère du visuel. Les autres sens sont parfois mis en retrait. Le citoyen est en constante distance de son environnement pour s'en protéger, il « se crée un organe de protection contre le déracinement dont le menacent les courants et les discordances de son milieu extérieur. »*2 écrit Simmel en décrivant l'attitude du citoyen blasé.

Cette attitude est fortement présente dans son quotidien, ce qui permet de comprendre le besoin du retour à la nature par exemple. « Se mettre au vert » j'entend parfois dire par les personnes qui partent faire un week-end hors de la ville. Car bien que le citoyen blasé est souvent sur la réserve dans son environnement, « il peut éprouver de la sympathie et l'empathie, pour peu qu'il rende son esprit disponible à ce qu'il l'entoure. »*2

Le petit moment de relaxation avec Christiane dans le jardin me paraît être représentatif d'un besoin de souffler pour ce reconnecter avec le monde qui nous entoure, en prenant à nouveau conscience de la richesse des sensations que nous prodigue nos cinq sens.

J'ai pu expérimenter moi-même cette prise de conscience à Nantes lors d'un atelier à la danse mené par Loïc Touzé. Par des exercices très simples nous avons pu prendre conscience de certaines sensations que l'on ne prends plus le temps de percevoir. La salle de danse est un espace vide, le sol devient le seul rapport

*1 Georg Simmel, Les grandes villes et la ville de l'esprit - L'intellectualité de la vie dans la grande ville

*2 Georg Simmel, Les grandes villes et la ville de l'esprit - Philippe Simay, Préface - Le caractère blasé et réservé du citoyen

à l'espace physique. En groupe, nous nous déplaçons sur le plancher de la salle de danse pieds nus, et nous cherchons dans un premier temps à ressentir le sol avec nos pieds. Puis, la consigne est inversée, c'est le sol qui nous touche. Quand nous ressentons le sol avec nos pieds, nous sommes dans l'action, notre corps agit, influence et conquiert l'environnement. A l'inverse, lorsque c'est le sol qui nous touche, nous sommes beaucoup plus attentifs à notre environnement, nous l'écoutons, nous le ressentons, nous le laissons nous influencer, nous nous nourrissons de lui. Ce besoin de relâcher le contrôle et d'entrer à nouveau en symbiose avec l'environnement s'illustre par les activités de certains colocataires: le yoga, la méditation, la photographie, la musique ...

Rendre son esprit disponible, se déconnecter de cette ville disruptive nous permettrait-il de (sur)vivre à notre propre condition urbaine ?



Vue du porche qui mène à la colocation à Falkenstrasse



Matthias et



Michael, le jour de Noël à l'atrium

Par la rencontre et l'étude des différentes trajectoires de vie de mes colocataires, j'ai remarqué un *sentiment de déprise* face à la société. Je me suis rendue compte qu'ils cherchaient une façon de (sur)vivre dans la ville à travers divers moyens, en se désinhibant de cet ordre moral qu'applique les ordres sociaux urbains. D'un côté ils subissent la ville mais d'un autre ils l'utilisent pour ses fonctions pratiques et exutoires.

Dans la voix et le regard de mes colocataires règnent une fatigue sous-jacente. La vie en communauté se pare d'une atmosphère mélancolique qui se transforme en spleen continue et se manifeste par un ennui quotidien. Cette attitude transparaît dans leur routine. Elle s'exprime à travers le mécanisme automatique des rituels qu'ils opèrent chaque jour : par exemple, Jenny qui arrive chaque matin en se lamentant du désordre de la cuisine puis se fait un smoothie de fruits. Ou bien Marcel, les écouteurs sur les oreilles, qui appuie sur le bouton de la machine à café automatique, attendant impatiemment qu'il coule dans sa tasse. La vie au quotidien de ces jeunes (allemands urbains) ne permet pas de répondre à leur attentes: s'épanouir dans leur vie professionnelle, être détaché de l'emprise gouvernementale, être reconnu en tant que jeunes précaires.

En effet, « Die Zukunft » montre un exemple de vie communautaire dans un habitat précaire où le paradoxe règne. Cependant, d'après les témoignages, la précarité est dépassée.

Ils sont dépossédés du droit d'être reconnu en tant que précaire, et se retrouvent dans un sentiment de déprise. La précarité n'est plus optionnelle, elle est appliquée et acceptée. On ne peut alors plus la définir en tant que statut, car celle-ci fait partie du quotidien.

En voulant vivre à mi-temps, et souscrire à des *mini-jobs*, ils se disent être libre. Pourtant, ils contribuent au système libéral et se retrouvent entraînés dans un cercle vicieux. Car l'émancipation culturelle d'aujourd'hui est celle véhiculée par la libre entreprise ; créée par l'état libéral.

Ils agissent en opposition d'un automatisme amené par l'ordre urbain, ce qui leur amène une certaine souffrance comme de la frustration et en conséquence, de la lassitude.

L'impossibilité de palier à l'émancipation qu'ils souhaitent, les poussent à revendiquer encore plus haut et fort ce qu'ils rejettent.

Dans leur paroles, je ressens cet empressement à vouloir revendiquer les choses, les inégalités qu'ils subissent en voulant les dénoncer et les exposer au grand jour. Ces revendications incarnaient finalement une partie de leur mal-être quotidien. J'en entendais plusieurs parler évidemment de politique, et de la colère qu'ils avaient de l'élection du CDU et de la montée du AFD (étant arrivée au moment des élections Allemandes). Et puis je les entendais médire la passivité des politiques et des individus face à l'écologie, au changement climatique catastrophique, à la privatisation des villes, tout en critiquant le système économique capitaliste.

Pourtant, je voyais partout une injonction paradoxale en écho à leur propos. Des cartons Amazon empilés pour chaque colocataires et qui attendaient sagement dans l'entrée d'être récupérées. Amazon, qui remplit tous les critères détestés et que mes colocataires jugeaient avec mépris de « société capitaliste ». Les nombreux bains, les lumières laissées allumées dans le couloir et dans certaines chambres sont en contradiction avec leur volonté de respect de l'environnement. Et l'excitation aussi à l'idée de faire un tour au Freimarkt et aux marchés de Noël : centres névralgiques consuméristes, allant à l'encontre des valeurs qu'ils défendent.

Avant d'arriver en Allemagne, je projetais des stéréotypes sur cette jeunesse (que je trouvais beaucoup plus présente qu'en France). Je pensais qu'ils étaient plus écologiquement actifs, plus alternatifs et par raccourci : moins consuméristes. Cette croyance était tout à fait construite à travers les représentations transmises par les médias de masse. De plus, je pense qu'il y avait en moi cet anti-nationalisme qui me faisait me dire, qu'il y avait « toujours mieux ailleurs ». Bien que ces clichés se sont avérés être faux, les mouvements et les tentatives alternatives restent bel et bien présentes – du moins à Brême, en Allemagne du Nord. Je pense notamment à l'appropriation de l'espace public par exemple (street-art, installations éphémères nombreuses, en hiver comme en été) ou bien à la tolérance par rapport à l'apparence physique (façon de s'habiller variées, coupes de cheveux ou bien piercing et tatouages acceptés).

Je fus tout de même étonnée de ces contradictions (précédemment énumérées), au fil des entretiens. Cela s'applique même à la notion de précarité et la recherche de liberté : Jenny dit être contre le système et ce qu'il en découle, pourtant elle participe à son fonctionnement. Merlin se dit écologiste en défendant les propos de notion d'agriculture de localité, de respect de l'environnement alors qu'il a

postulé pour un emploi aux Maldives.

Il est vrai qu'en parallèle à l'ennui qui les suit, les colocataires projettent constamment et s'imaginent réaliser des projets à courts termes, que cela soit pour la communauté, ou pour leur propre personne. Ils ont la volonté de se rapprocher de la nature, de se rapprocher aussi des autres, d'où l'esprit de communauté qui émane à « Die Zukunft », qui pourrait répondre à ce spleen qui les suit dans leur vie quotidienne.

Ils rêvent de voyager, de changer d'études, d'organiser et/ou de participer à des manifestations ou bien d'avancer dans la construction du sauna situé dans la laverie. Et puis, changer le monde.

Les rêves, les utopies et les désirs sont toujours présents, accompagnés et/ou précédés d'une lamentation de la vie quotidienne. Le « si seulement je pouvais... », alimente une frustration qui les poussent à rechercher encore plus de choc.

De la confrontation entre leurs attentes et leurs frustrations découle ces injonctions paradoxales. Tout ceci tend à plonger les colocataires dans une instabilité de la vie quotidienne.

Comme le souligne Olivier Agard dans le choc des métropoles, « en ce qui concerne l'analyse de la culture urbaine de divertissement, il est frappant de constater que la connexion entre ennui et divertissement reste opératoire. Kracauer décrit dans l'article « Culte du divertissement » (« Kult der Zerstreung ») la quête du spectacle total, de l'étourdissement absolu. [...] Dans le Jacques Offenbach, c'est une « lassitude générale » qui amène « la bourgeoisie à souhaiter le règne de la gaieté et du superficiel ». Dans le Paris du XIXe siècle, Kracauer voit se mettre en place, sur fond de mélancolie, la surenchère permanente du divertissement. »*

Cette surenchère permanente du divertissement, je la retrouve dans les projets parfois démesurés de mes colocataires : s'émerveiller en parlant de voyage, regarder des documentaires sur des lieux forcément exotiques qui sont déconnectés de notre culture, se désinhiber par l'utilisation de drogues pour certains ou de la musique électro et techno pour vivre pleinement ce « lâcher-prise » tellement recherché.

Ces actions en recherche d'émancipation sont exutoires et trouvent leur place dans les lieux comme les clubs, les bars, ou les événements attractifs traditionnels comme le Freimarkt ou les marchés de Noël.

*Olivier Agard - La mélancolie urbaine selon Siegfried Kracauer - Le choc des métropoles

Le *sentiment de déprise* et la quête de l'exutoire s'alimentent alors et se nourrissent réciproquement. De ce phénomène naît une ambivalence absurde vécue au quotidien.

Finalement, Simmel avait déjà aperçu ce phénomène décalé, absurde en expliquant le comportement de l'individu urbain par l'influence de la grande ville. Pour Simmel, « la base psychologique, sur laquelle repose le type des individus habitant la grande ville, est l'intensification de la vie nerveuse, qui résulte du changement rapide et ininterrompu des impressions externes et internes »*¹

Cette vitesse et ce changement constant sur la perception des individus induit que celui-ci perde une certaine conscience matérielle, physique : que cela soit à l'échelle du monde pour les vols low-costs nombreux pour changer de pays comme on change de quartier, de la ville pour la mobilité des transports en communs, de l'offre consumériste qu'il se trouve à chaque enseigne mondialisée. Mais aussi, cette vitesse est agrémentée par l'essor de la nouvelle technologie, qui rend l'accès beaucoup plus rapide aux produits et aux services : Amazon, Uber, Airbnb - connectés sur nos smartphones.

Cette instabilité entre l'ennui et le divertissement prend place dans la dépossession que vive les individus dans leur quotidien par cette accélération totale dû à l'ère numérique et mondialisante.

Comme dit précédemment, cette déprise, comme par exemple liée à la précarité, est façonnée par le phénomène de disruption et alimentée par le mouvement néo-libéralisme. Ils ne se questionnent pas _du moins, plus_ du passage d'un travail à un autre.

Cette ambivalence serait générée par ce phénomène de disruption, nourrit par cette accélération et bouleversement de l'ère numérique induit dans nos vies. qu'apporte la disruption serait la nouvelle époque selon Bernard Stiegler. « C'est le système qui vous fait le demander, c'est un pilotage téléguidé de vos actes d'achats réticulés. »*². Ce qui implique que les villes se composeraient par des lieux consuméristes et exutoires.

Jongler entre l'ennui et divertissement ne serait-il pas le parfait prétexte pour inciter à consommer ? Nos peines et nos bonheurs ne deviendraient-ils pas des produits à consommer, avec la ville, hôtesse de ce stratagème capitaliste ?

*1 Georg Simmel- Les grandes villes et la vie de l'esprit - Préface de Philippe Simay- L'intellectualité de la vie dans la grande ville

*2 B. Stiegler, transcription d'émission F.Culture.

Brême, en tant que ville de la reconstruction se retrouve émiettée, et fonctionne alors sous forme de pôles : commercial, attractif, exutoire. Les lieux vivent par leur fonction, indépendamment des autres. Ils en deviennent déconnectés et hétérotopiques. En effet, on peut projeter n'importe quoi dans un espace : la sensation de revivre dans un wagon de montagne russe, d'acquiescer du pouvoir en achetant un produit dans un magasin, d'être libre en dansant enfermé dans une boîte de nuit.

En effet, si la disruption est économique, politique et donc sociétale, qualifiée de 'menace anthropologique', elle a donc un impact sur la ville.

Si les entreprises multinationales tels Amazon, Google, Uber, Airbnb (deliveroo en France, par exemple) ont pris le contrôle de la société, alors la forme urbaine s'en voit forcément touchée. Si les circulations, les temporalités, les rythmes se transforment, alors la ville est utilisée différemment. Une ville disruptive serait donc métamorphosée par ce bouleversement et accélération numérique, altérant le rôle actuel de la ville et la condition urbaine de ses habitants.

Par exemple : si je reçois tout chez moi en commandant sur internet, que je peux entretenir mes relations sociales par internet, comment la ville m'est-elle utile ? La ville ne servirait donc que pour le transport de consommation d'une usine à un habitat ? La qualification de l'espace urbain y serait alors complètement bouleversée.

Le tissu urbain s'y retrouve bouleversé, la connexion entre les lieux disparaît : on évolue alors dans les villes de manière essaimées.

Pour obtenir quelque chose, on va directement à un endroit précis. Le trajet se fait d'un point A à un point B sans la notion de transition, sans le chemin.

C'est la fin du flâneur Baudelairien dont parle W. Benjamin :

*« Le génie de Baudelaire, qui trouve sa nourriture dans la mélancolie, est un génie allégorique. Pour la première fois chez Baudelaire, Paris devient objet de poésie lyrique. Cette poésie locale est à l'encontre de toute poésie de terroir. Le regard que le génie allégorique plonge dans la ville trahit bien plutôt le sentiment d'une profonde aliénation. C'est là le regard du flâneur, dont le genre de vie dissimule derrière un mirage bienfaisant la détresse des habitants futurs de nos métropoles. »**

*Paris, la capitale du XIXe - Walter Benjamin - « Baudelaire ou les rues de Paris »

En effet, aujourd'hui les individus ne flânent plus. D'autant plus dans une ville comme Brême qui a été chamboulée, reconstruite de manière fonctionnelle, de manière « efficace ».

Après son itinéraire, Matthias m'avait reparlé plusieurs fois à quel point la balade était agréable le long du Wallanlage (les anciens remparts qui entourent le vieux centre) pour aller à Viertel ; que c'était un endroit pour flâner (en anglais « stroll », « wondering around »). Je lui avais demandé si lui aimait s'y promener et y flâner. Mais il m'avait directement répondu d'un « non » fermé, que lui il n'y allait pas. Il n'utilisait ce trajet que pour accéder aux bars, aux événements nombreux dans le quartier de Viertel.

La flânerie se situerait-elle désormais dans nos écrans ?

L'espace public s'en retrouve meurtri. Car, comme l'exprime Georges Theyssot dans « une typologie du quotidien », « dès lors que l'on s'accorde à reconnaître la disparition actuelle des espaces publics traditionnels, redessiner la frontière entre les sphères publiques et privées s'impose comme une tâche impérieuse. La question qui se pose aujourd'hui est de comprendre si l'on peut imaginer un espace public fondé dans la pluralité, c'est-à-dire un espace public qui ne soit pas conçu comme un endroit unique, mais dans le cadre d'une multiplicité. Ce qui devrait peut-être alors être exploré, ce sont ces limites changeantes entre l'intimité et la publicité que les nouveaux médias ont ouvertes, permettant l'apparition d'un flâneur numérique et menant à une dérive mondiale. ».*

La flânerie Baudelairien se serait-elle alors métamorphosée en une flânerie numérique ?

Cette flânerie numérique, appliquée d'autant plus par le phénomène de disruption devient complice dans les villes informelles comme Brême. La déprise urbaine de Brême autorise d'autant plus l'utilisation de la ville de manière fonctionnelle, paramétrée. Sa fragmentation est à double tranchant, elle sépare la population, et empêche la conscientisation entre les lieux mais elle peut aussi constituer un moyen alternatif d'accès à la ville permettant à la population d'accéder à l'espace public d'une autre façon.

« De surcroît, l'expérience phénoménologique de l'urbanité s'avère profondément ambivalente. Sa contingence⁽¹⁾ fait de la ville un lieu de passage, de transition et

*Georges Theyssot - Une topologie du quotidien

*de recomposition : elle est pour le flâneur kracauérien le lieu d'un dynamique positive. Les sites urbains privilégiés par Kracauer – c'est-à-dire les rues, mais aussi les gares, les halls d'hôtel, les aéroports, les passages, les zones portuaires, qui rappellent à certains égards les « non-lieux » évoqués par Marc Augé- c'est à dire des ces endroits « promis au passage, au provisoire, à l'éphémère » qui ne peuvent être définis comme historiques, ni comme relationnels, ni comme identitaires, sont porteurs d'une promesse ».**

En effet, l'ambivalence (présentée ci-dessus) permet de s'approcher de la ville de manière plus singulière, spontanée, atypique, authentique, comme le fait la colocation « die Zukunft ». Paradoxalement, elle offre un nouveau terrain de jeu d'appropriation aux habitants. Elle leur donne la possibilité d'agir dans leur ville et ne pas la subir. Elle permet aux habitants de projeter un imaginaire, les encourage à se libérer, exprimer leur identité et ainsi s'émanciper en occupant les lieux comme ils le souhaiteraient.

La ville informelle permet aux individus de s'approprier l'espace urbain par des actions improvisées. C'est ce dont fait la ville de Brême : un bunker réhabilité en espace d'événementiel et d'expositions, des anciens entrepôts de la gare en ateliers/ salle d'escalade/ club. Il y a même une plateforme qui permet de trouver les endroits vides à Brême, et de nombreux collectifs associatifs qui ont le projet de les réhabiliter en lieu commun (les collectifs *ZwischenZeitZentrale* ou *Kukoon* par exemple).

Il est question de survie dans ces métropoles. Alors, comment vivre la ville dans cette époque de disruption ?

Si toutes les grandes multinationales prennent le dessus sur la construction des villes en privatisant les fonciers et les routes, que reste-t-il pour l'habitant ?

Pour faire valoir les lieux de rencontres de sociabilité urbaine, il faudrait alors considérer les « hors-lieux » et « non-lieux » qu'aujourd'hui les villes tendent à oublier. Mais comment considérer par ces lieux informels, ces lieux d'émancipation, sans tomber dans du libre marché et dans « le piège » de la gentrification ? Comme l'exemple de l'évolution du quartier Viertel (en référence à l'itinéraire de Matthias).

Comment pourrions nous, en tant qu'architecte dessiner des lieux permettant de se libérer de la métropole oppressante dont défini Simmel, des lieux avec un caractère exutoire.

⁽¹⁾Contingence :

Larousse: Caractère de ce qui est contingent ; éventualité, possibilité que quelque chose arrive ou non

*Olivier Agard- La mélancolie de Kracauer- Le choc des métropoles

Le rôle de l'urbaniste et de l'architecte ne glisserait-il pas d'un rôle de preneur de décision à celui de conseil ?

Enfin, existe-t-il une disruption positive ?

Bourdieu, Pierre, et Alain Accardo, *La Misère du monde*. Libre examen. Paris: Éditions du Seuil, 1993.

Füzesséry, Stéphane, *Le choc des métropoles*: Simmel, Kracauer, Benjamin. Philosophie imaginaire. Paris: Ed. de l'Éclat, 2008.

Goffman, Erwing, « Les relations en public ». *La mise en scène de la vie quotidienne*, 2. Paris: Ed. de Minuit, 1996.

Stiegler, Bernard. *Dans la disruption: comment ne pas devenir fou? ; suivi d'un entretien sur le christianisme*. Paris: Éditions Les Liens qui libèrent, 2016.

Simmel, Georg, traduction de l'Allemand de Jean-Louis Vieillard-Baron et Frédéric Joly, et Philippe Simay. *Les grandes villes et la vie de l'esprit: suivi de Sociologie des sens*. Paris: Éd. Payot & Rivages, 2013.

Guilluy, Christophe. *La France périphérique: comment on a sacrifié les classes populaires*, Champs actuel Ed. Flammarion, 2015.

Sinclair, Iain, traduction de Maxime Berrée, et Philippe Vasset. *London orbital*. Ed. Actes Sud :Babel, 2016.

Benjamin, Walter, et Jean Lacoste. *Paris, capitale du XIXe siècle: le livre des passages*. 3e éd. Passages. Paris: Les Éd. du Cerf, 2002.

Teysnot, Georges, *Une topologie du quotidien*, Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes, 2016.

Crédit Photographiques

Matthias Nau
Charlotte Potié

Première de couverture

Collage de Nils Ole Lund

<http://monikaplatfom09.blogspot.de/2011/11/nils-ole-lund-collages.html>



Falkenstrasse, 18, Bremen

Je tiens à remercier tout d'abord Éric Chauvier, qui m'a permis de découvrir l'approche anthropologique comme étude de mode de représentation urbaine et de m'avoir offert l'opportunité de pouvoir m'épanouir dans ce sujet de mémoire de master. De plus, je souhaite le remercier pour son suivi et ses conseils précieux lors de mon enquête et de ma rédaction.

Je remercie également tout mon entourage, mes proches et ma famille qui ont été présents et m'ont supportée.

Je remercie aussi la colocation « Die Zukunft » pour avoir pris part à mon enquête, pour m'avoir fait découvrir toute la merveilleuse culture qu'ils cultivent/prospèrent, pour leur accueil, leur soutien, leur esprit de communauté et l'expérience qu'ils m'ont permis de vivre durant mon Erasmus à Brême. Je remercie donc très chaleureusement Hivi, Elisa, Sebastian, Matthias, Johannes, Jenny, Marcel, Merlin, Christiane, Kristin, Michael, Sven et Jan.

Enfin, je souhaite remercier et adresser une pensée affectueuse et sincère à Julien Clabecq, qui a été présent avec son soutien, son aide et ses conseils le long de ce semestre de recherche et de rédaction de mémoire.



L'entrée de la colocation

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR